

VOL. 1 - N° 1 - MERCREDI 29 MARS 1978 - 3,50 F

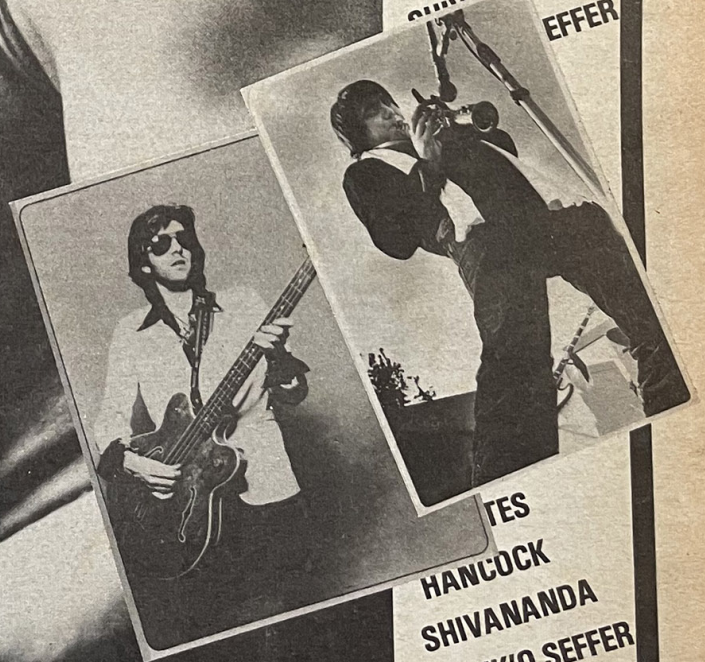
ROCK HEBDO

MAGAZINE HEBDOMADAIRE DU ROCK - TOUS LES MERCREDIS

LAVILLIERS



YOCK'O SEFFER
LAVILLIERS
NICK LOWE
PIRATES
HANCOCK
SHIVANANDA
YOCK'O SEFFER
LAVILLIERS
NICK LOWE
PIRATES
HANCOCK
SHIVANANDA
YOCK'O SEFFER
LAVILLIERS
NICK LOWE
PIRATES
HANCOCK
SHIVANANDA
YOCK'O SEFFER



PIRATES
HANCOCK
SHIVANANDA
YOCK'O SEFFER
LAVILLIERS

ROCK HEBDO

Rédaction, Administration (correspondance seulement)
173, rue du Temple, 75003 PARIS.
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Paul Putti.
RÉDACTEUR EN CHEF : Bobby Brune.
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Christian Metzinger.
PUBLICITÉ : Evelyne Putti.
ATTACHÉ COMMERCIAL : Philippe Loriquer.

Abonnement annuel (52 numéros) : 150 F (France) -
180 F (Etranger).

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays.
Copyright by « Pour l'Organisation de la Libre Ecoute »
Commission paritaire N° en attente.
Dépôt légal à la parution N°
Distribution NMPP.
Imprimerie ROTO 21.
Tirage : 100.000 exemplaires.

ROCK HEBDO est une publication des éditions « Pour
l'organisation de la Libre Ecoute », 173, rue du Temple,
75003 PARIS.

Les documents reçus sont conservés par la rédaction et
ne sont pas renvoyés à leur expéditeur. Leur envoi
implique l'accord sans réserve d'aucune sorte pour leur
publication libre. Les prix, le cas échéant peuvent être
soumis à de légères variations. La reproduction des
dessins, textes, photographies ou illustrations de ce
présent numéro est interdite et, ceci sous quelques
procédés que ce soit, pour tous pays sous peine de
poursuites judiciaires.

DATES DE CONCERT

Semaine du 29 mars au 5 avril.

29 mars

KAM AND BEAR à Strasbourg - CONG à
Besançon (cinéma Lux) - BISE DE BUSE à
Schiltigheim (salle des fêtes) - JULOS
BEAUCARNE à Laon - STINKY TOYS à
Toulon - MAHJUN à Quimper - COINCIDENCE à Dijon - PATTI SMITH à Marseille -
MOTORHEAD à Clermont-Ferrand -
TRANS EUROPE EXPRESS et GOOD
TIME CHARLEY BAND à Lyon (INSA) -
GANAFOL à Paris (Laser) - SAPHO à
Paris (MJC du 2°).

30 mars

GONC à Lyon (Bourse du Travail) - H-
RATIUS CORPORATION avec ETRON
FOU LOULOU à Montpellier - MONA
LISA à Bordeaux - MAHJUN à Brest -
COINCIDENCE à Villers-les-Normands - JULOS
BEAUCARNE à Crépy-en-Valois - DIESEL
à Lyon - CUARTETO CEDRON avec
PACO IBANEZ à Beauvais - STINKY
TOYS à Brignolles (place devant la Poste) -
FICHIE HAVENS à Paris (salle Pleyel) -
HENRI TEXIER à Paris (musée d'Art mo-
derne) - TANGERINE à Dôle - TREPONEN
PAL à Courbevoie (maison pour Tous).

31 mars

JIM CAPPALDI à Paris (Bus Palladium) -
URRIAH HEPP avec CHICKEN SHACK en
première partie à Nancy (parc des Exposi-
tions) - CONG à Grenoble (à l'église) -
MONA LISA à Baudreix (Le Knack) -
MICHEL RIPOCHE à Sceaux - JULOS
BEAUCARNE à Palaiseau - MAMA BEA à
Marseille - GRANDE JONCTION (ex-Wells
Fargo) à Pontivy (salle des fêtes) -
CUARTETO CEDRON à Rosny-sous-Bois -
TANGERINE à Villers-les-Normands - MAHJUN à
Lorient - TELEPHONE à Paris (Bus Palladium) -
TRANS EUROPE EXPRESS à
Boulogne - DALLAS GANG au Mans -
CORBEAU MORT à Cherbourg (théâtre
municipal) - AD MAJOREM à Rueil-
Malmaison (Centre culturel).

1^{er} avril

URRIAH HEPP avec CHICKEN SHACK
en première partie à Paris (Pavillon) -
BRACOS BAND à Paris (Centre améri-
cain) - CORBEAU MORT à Cherbourg (au
théâtre municipal) - KAM AND BEAR à
Uckange - MICHEL RIPOCHE à Viroflay -
HENRI TEXIER à Fresnes (MJC) - AKESKI
+ FONTAINE à Méricourt - CHIFFONNIE
au Theil - MELODY à Villiers-le-Bel - JU-
LOS BEAUCARNE à Pieterbaix (Belgique) -
STINKY TOYS à Nice (amphi 84 Fac de
lettres) - ECHO DU BAYOU à Thiais - AD
MAJOREM à Torcheville - RENE WER-
NEER à Béthunes - BLOODY MARY à
Villedomer - TRANS EUROPE EXPRESS à
Poitiers - DALLAS GANG au Mans.

2 avril

URRIAH HEPP avec CHICKEN SHACK
en première partie au Havre (salle Franklin) -
TRANS EUROPE EXPRESS à Angou-
lême.

3 avril

CHICK COREA à Paris (salle Pleyel - à 19 et
22 h 30) - STINKY TOYS à Bantol (place
municipale).

4 avril

CHICK COREA à Metz - KRAZY KAT à
Rouen (salle Ste-Croix des Pelletiers) -
STINKY TOYS à Cannes - RICH KIDS à
Paris au Bus Palladium - MOTORHEAD à
Paris (Gibus du 4 au 8 avril).

5 avril

KRAZY KAT à Cergy Pontoise (Essec) -
STINKY TOYS à Fréjus (place des Arches) -
EDITION SPECIALE à Provins - PIRATES
à Paris (Bataclan) - MOTORHEAD à Paris
(Gibus du 4 au 8 avril) - CAREFULLY à
Nancy.

EDITORIAL

Vous connaissez tous ROCK EN STOCK
votre mensuel préféré... Bien sûr, (sinon il
faut vite vous précipiter chez votre
libraire). Et bien à la rédaction de ROCK EN
STOCK, justement, cela faisait un bail que
l'idée nous trottait de concrétiser un grand
rêve : celui de faire un hebdomadaire.
Concept fou s'il en est, vieille chimère qui
trainait dans nos têtes depuis que Pop-
Musique et Pop-Hebdo ont disparu.

Informez, et surtout le faire vite. Prévenir
des dates de concert, des futurs passages
à Paris de tous ceux dont nous écoutons
les bonnes galettes. Bien sûr le pari est à
tenir et un travail gigantesque sera notre
lot toutes les semaines, mais
honnêtement est-ce vraiment un travail
que celui-ci.

Cela fait plus d'un an que nous préparons
votre ROCK HEBDO, glanant une idée par
ci, notant une idée par là... Et bien voilà on
saute dans le vide, et le plongeur il est
haut... Diantre qu'il est haut ! Mais cela ne
se fera pas sans vous. Vous aussi vous
êtes concernés. On attend impatiemment
vos suggestions (voire vos critiques) et on
espère bien être submergés d'un courrier
aussi enthousiaste que nous le sommes.

Il faut que ce pari, aussi fou soit-il,
devienne le votre.

Tous les groupes sont concernés, tous les
rockers le sont aussi, et les fans
vynylesques doivent nous rejoindre. Alors
à vos styles les mecs, on a déjà préparé les
nôtres. Déjà nous vous réservons
quelques petits interviews de derrière les
fagots, témoin celui que Bobby a réalisé
pour le numéro 2 de votre ROCK HEBDO
avec Alien Prince (souvenez-vous...
ANIMALS). QUEEN arrive et nous en par-
lerons. HUBBLE BUBBLE dont fit partie
PLASTIC BERTRAND seront aussi de la
fête, HIGELIN dévoilera quelques-uns de
ses fantasmes, etc... Bien sûr on
commence gentiment avec nos seize
petites pages toutes en hauteur, bien sûr
on a tellement de projets qu'on ne sait par
lequel commencer, mais une semaine en
cache une autre, puis une autre... et notre
boulimie du Rock est communicative.

Rock Hebdo n'est pas un hebdomadaire
exclusivement Parisien et on compte sur
vous pour nous raconter les concerts que
vous aurez vu au Havre, à Marseille, à
Lyon, à Rouen, à Lille, à Brest, à Bordeaux
ou à Toulouse. La FRANCE fourmille de
ces concerts inexplorés faute de
pionniers. Et bien ROCK HEBDO est une
grosse boîte à idées (les vôtres) et je sens
qu'elle va être vite remplie. Le numéro que
vous tenez entre les mains nous l'avons
révisé de toutes les façons possibles et
l'accouchement n'a pas été sans douleurs.
Maintenant vous le lisez. Il faut que tout le
monde soit prévenu et que chacun
puisse à cet espoir. Un lecteur doit en
amener un autre. Notre objectif est de
70.000 lecteurs/rockers avant six mois, et
nous comptons bien y arriver. ROCK
HEBDO est notre bulletin de vote bien à
nous, notre participation effective dans un
monde où nous ressemblons souvent à
des parias. Ce que nous vous demandons
cette semaine c'est de découper le titre de
ROCK HEBDO et de nous le renvoyer avec
le slogan de votre choix.

Ainsi nous saurons, si nous recevons plus
de 10.000 envois, que nous avons gagné
notre pari. En échange ROCK HEBDO
vous enverra une bonne galette pour
accuser le coup.

ROCK HEBDO le premier dromadaire du
Rock vous salue bien du haut de sa bosse.
Abonnez-vous, vous ne le regretterez
pas...

Rockement votre.



LAVILLIERS

Il m'est souvenir d'une aube, d'un petit
déjeuner à quatre, coincés sur un bout de
table, croulant sous la confiture, le café, le
pain grillé. Chacun affichant une gueule de
36 pieds de long ; celle des lendemains de
concert ; c'est à cette table que je vis celui
qui allait me faire découvrir un nouvel
aspect de la musique. Je vous parle de
LAVILLIERS. MONSIEUR BERNARD
LAVILLIERS. Depuis, cette époque,
beaucoup de choses ont vu le jour,
beaucoup d'autres se sont suicidées.
Entre autre ce déferlement d'indifférence
et de haine narcissique, ce que les rock-
critics bon teint nomment la nouvelle
vague. La New Wave, pardon.

Je ne vais pas chicaner : les Punks ont
terminé leur pièce de théâtre ou non cela
n'a pas d'importance ici. Il reste que
depuis deux ans, les teenagers qui
supportaient les Punks ne sont plus
tellement "teen" et qu'une nouvelle
génération pointe son museau. Certains
d'entre eux n'ont pas besoin des Punks et
ils recherchent autre chose, notamment
au point de vue musical. En Angleterre des
groupes naissent qui n'ont pas encore
l'étiquette, d'autres naissent ailleurs avec
l'étiquette "Disco" sur le front. Bref, tout
ceci peut expliquer le brusque essor de ce
Monsieur Lavilliers sur le "marché". Car
sans se leurrer, il est devenu un produit
comme un autre ; sans que cela soit
péjoratif.

Né à Saint-Etienne. Pratique la boxe.
Début dans les rock-bands locaux.
Chanson engagée. Circuit MJC. Amérique
du Sud. Brésil, Samba, Bossa Nova.
Rythmes. Couleurs. Soleils. En France :
Armée. Reprend la musique. Enregistre
Barclay "LAVILLIERS", "Le Stéphanois". Puis chez
Barclay "Les Barbabes", mélange de rock
électrique et de sambas enivrantes.
Lavilliers tourne énormément. Chaque
concert se termine avec un grand soleil
giclant d'étoiles en travers de la gorge.

Mais Bernard Lavilliers n'est pas aveugle,
comme certains. Tout n'est pas rose et
c'est la révolte ("la zone") l'amertume et la
tristesse ("Bergape pour une shootée").
Ces sentiments mitigés donnent
naissance à des chansons de tous bords,
de tous rythmes qui tirent dans tous les
azimuts.

Pendant ce temps, Barclay et le ciel aidant,
Lavilliers grimpe vite l'échelle de la
renommée. Ces concerts sont réputés
joyeux même si ce qu'on y dit n'est pas joli-
joli. Il devient le seul type, de ce côté de
l'Atlantique, capable de faire se lever une
salle avant la fin du concert ; qu'il est 40 ou
1.000 bonshommes.

Evidemment, pour cela il n'y a pas que le
rythme et la musique ; il y a aussi les
paroles qui exhortent à vider ses tripes, à
foutre en l'air, au moins l'espace d'une
soirée, toute cette croute d'interdits
accumulée au cours des siècles. Ce que je
lui reprocherai (eh non, rien n'est parfait),
c'est de ne pas être toujours aussi fin.
Parfois à l'égard du texte le texte poétique
ou critique à l'égard d'un homme
(Pinochet, Massu, Chirac) tourne un peu à
la facilité et à la bonne grosse galéjade. Ça
fait rigoler de chambre Massu ou de
menacer tous les leaders du monde. Alors
on le fait parce que les gens
applaudissent et sautent sur les sièges
dans les 20 secondes qui suivent.

Depuis plus d'un ans que je l'ai vu sur les
planches, la recette de chaque concert n'a
pas changé. Je parle de la recette et des
ingrédients, non pas de la recette
pécuniaire, celle-là, j'espère pour lui qu'elle
a changé. La seule chose qui se soit
modifiée, c'est la taille de la salle. Alors on
transforme un peu le jeu de scène en
exagérant celui qui avait cours dans les
MJC et autres petites salles, et on te
balance çà à l'Olympia, version 78. La
généralité et ses couilles de Massu ont été
revus et on parle de Chirac (électrons
obligés) ; il ne chante plus la mort
d'overdose dans sa chambre mais son
copain parti se finir dans des gogues de la
République, un 24 décembre... Ne voyez
pas dans mes propos d'attaque contre sa
voix, sa musique ou ses sentiments mais
simplement une dénonciation d'un
processus qui m'ennuie de la part de ce
gars là).

Lavilliers a tout vécu, depuis le deal
jusqu'aux découvertes du fond de la
jungle en passant soumission au service
national. C'est ce qui lui permet de
l'exprimer si intensément lors des
concerts, ce qui lui permet de vibrer
lorsqu'il prononce des paroles de mort et
de haine, ce qui lui permet d'éclater dans
des mots de joie.

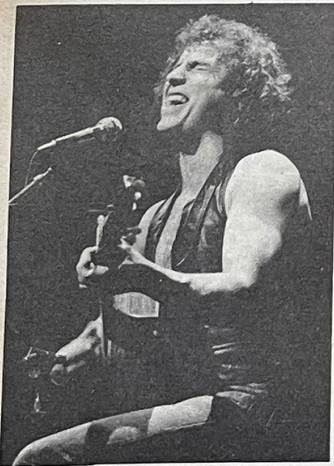
UN BOXEUR A L'OLYMPIA...

16^e ROUND

Tout cela pour souligner la perfection technique mais aussi la perfection au niveau de la communication lors de son passage à l'Olympia, début mars. Lavilliers n'est pas un jeune et pourtant il suffit qu'il lache un mot pour que chacun sente une boule gonfler dans sa tête. Il a trouvé les mots pour dire un désespoir, un espoir que partageaient les quelques 2.500 spectateurs. Lavilliers sait parler aux babas, aux paumés, aux rockers (bien qu'il le morceau qu'il est annoncé comme partie de la famille du rock'n'roll n'était pas dans la tradition rock). Je ne me souviens plus du titre, cela détonnait un peu parmi les ballades, ou les sambas.

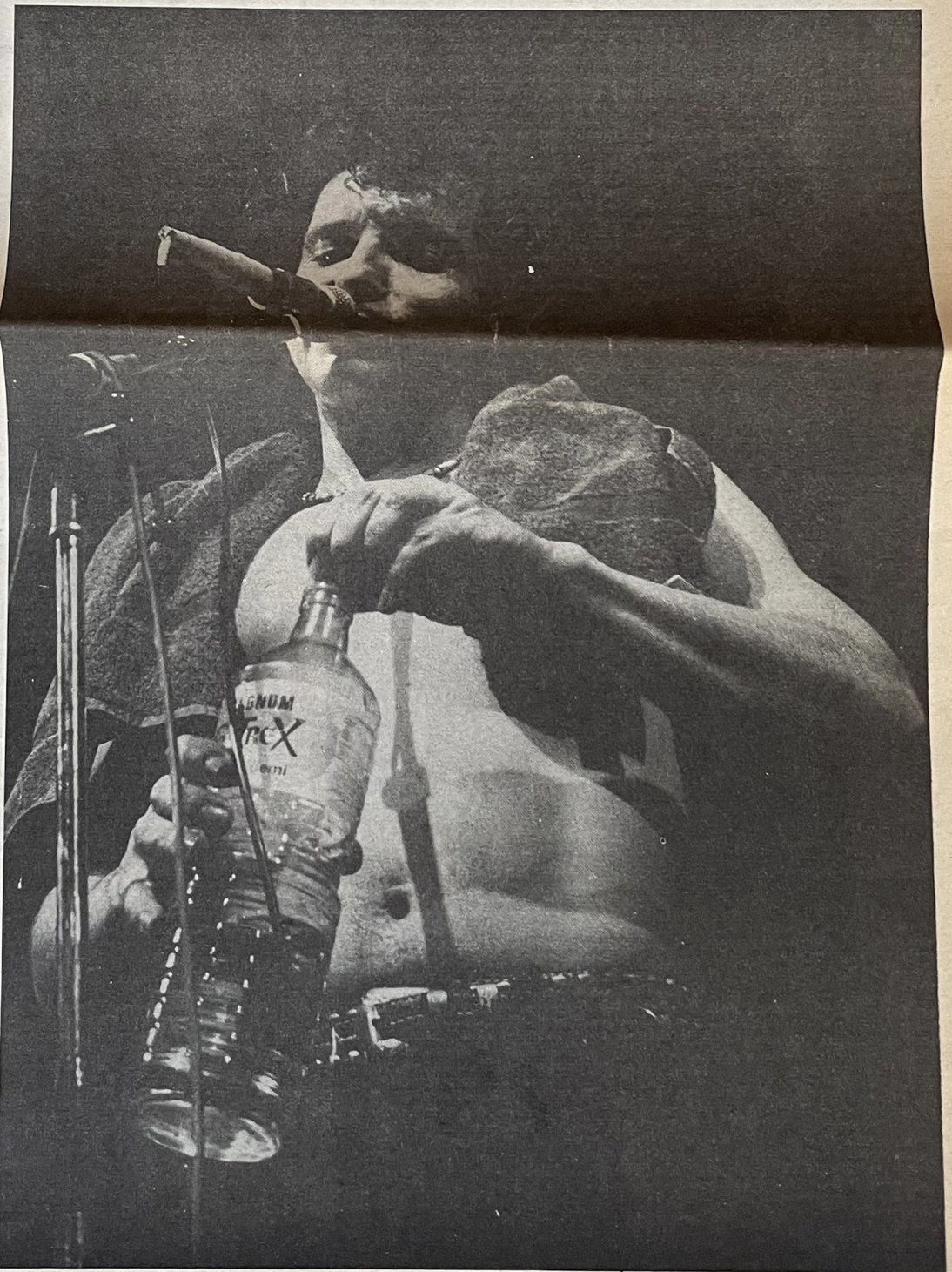
Les titres. "Dialogues entre une mitrailleuse 12,7 (ou je ne sais quel calibre) et un jeune homme de couleur", "Accapuela", "Big Brother" et un morceau dédié à un certain Louis Pauwels ci-devant pondeur d'un bouquin intitulé "Lettre ouverte aux gens heureux et qui ont raison de l'être" dans lequel on y trouve qu'il part en guerre contre les pessimistes. On y trouve des tas de choses intéressantes. Entre autre, au sujet de Mai 68: "On n'oppose pas à une société d'indignation, on lui oppose une à une autre société". Mer! Louis, on tachera de ne pas rater le prochain Mai et on t'apportera une belle société sur un plateau doré.

Lavilliers dira: "Je suis pessimiste et payé par personne" allusion aux différents pots de vin et dessous de table de M. Pauwels.



Le concert continue. Toujours parfait, éclairage parfait, son merveilleux, la guitare acoustique de Lavilliers égrenant des chapelets de notes à ses pieds. Voici une chanson à la mémoire d'un boxeur mort sur le ring. Petit à petit toute la salle se lève, trépigne. On assiste à un exode des personnes d'un certain âge vers la sortie. Et tout doucement, inexorablement, approche l'heure de la fin. Un rappel, Lavilliers la gore en feu récite un texte concluant en réunissant toutes les composantes du concert, et repart dans les coulisses, acclamés par les survivants. Il ressort quelques 1/2 heure pour 45 mètres et déjà on repense à ce qu'on a ressenti. Il ressort quelque chose de bizarre. Oh bien sûr, tout était beau, bien orchestré, bien figolé. Alors? Alors on prend un superbe métro, avec des barrières chromées et puis on est claqué et vite on dort. Demain, c'est juré on fait la révolution...

Eli ZYLBERMAN.



NEWS NEWS NEWS NEWS



CONDAMNÉS...

Les Damned qui furent l'un des premiers groupes de la New Wave n'existe plus. Ceci suite à la décision de Brian James membre fondateur du groupe d'entreprendre une carrière solo. Si l'on ajoute cette rupture à celle des Pistols et des Heartbreakers on entrevoit la formation de nombreux groupes dont on n'a pas fini de parler. La version officielle est, qu'elle serait due à des divergences musicales au sein du groupe. Il semblerait qu'elle soit tout simplement le fait d'un accord amical

MÉTAL HURLANT...

Dans un GIBUS vide et lugubre les "METAL URBAIN" attendent avec une attitude posée, une assistance qui les délaisse totalement.

Après une tournée en Angleterre, ils réapparaissent, fiers d'eux, sur une scène parisienne. Enchaînant des crisements aigus si violemment et simplement que l'absorption devint très vite insoutenable.

Garçons sauvages aux visages de néo-mutants, ils n'impressionnent qu'un court instant, d'autant que le chanteur devient violet par l'effort de déclaration exactement onomatopéiée, parlée sans intonation.

La découverte qu'apporte ce groupe réside dans l'emploi d'un synthétiseur (pas spécialement excellent) en remplacement du fréquent batteur, introduisant des sonorités seulement développées par les musiciens de l'électronique, la comparaison s'avère des plus flatteuse et ne se base que sur leur apport, non sur une virtuosité supposée.

Ce groupe qui proclame la subversion n'échappe pas au système flagrant du végétarisme (photos publiées dans VOGUE), les interventions, d'un roadie, pour ajuster le micro de CLODE PANIK, le prouvent.

Pour terminer leur extraordinaire prestation scénique, CLODE interprète une chose "C'EST DROLE" désinvolte.

En effet METAL URBAIN réussit avec l'aide de RICHARD PINHAS un bon 45 tours, mais ne confirme par cet espoir, par un manque d'imaginerie.

Shakin' Street

Un jet rouge de violence

Depuis peu, je fréquente le GOLF relativement assidument. Après les passages de vieux héros, me voici confronté à leurs sœurs avec SHAKIN' STREET.

Un groupe où respalende la lueur d'une chanteuse, panthère sauvage, Fabienne SHINE, dans les yeux d'adolescents solitaires ou frustrés. Scéniquement, en effet, elle attire par ses attitudes volontaires, violente, sans outrage néanmoins. Elle fût d'ailleurs malmenée, lors d'une première partie des démoniaques DAMMED, par des punks.

Leur rock, par elle, acquiert une sensationnelle voix d'un métalisme effrayant, soutenu par une forte rythmique dont se dégage surtout le dr. Jé ARMIK.

Seulement la lassitude provoquée par une saturation s'empare vite de ma vision. Mélancolique, le fr. s'estompe en longueur.

D'autant que la prononciation, facilement compréhensible, du à une parfaite scolastique touche aux cordes sensibles, moins que la version de "Hey to night" de l'inoubliable "CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL" (J'avoue avoir des réticences envers les interprétations de classiques). SHAKIN' STREET offre un bon rock, encore jeune, avec outre la fausse nana, plutôt faux mec, une marque sonore fantastiquement violente, lui permettant de surgir du caveau.

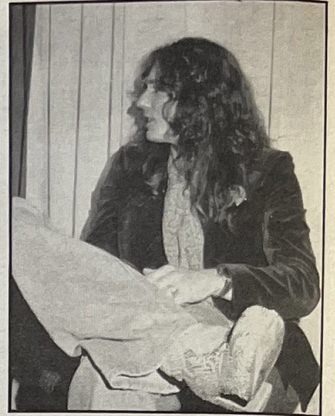
Pourquoi Jim MORRISON m'a-t-il fait la tête toute la soirée ?

Ph. BOUILLAGUET.

L'HYDRAVION DECOLLE...

Après 2 albums (dont 1 double) chez POLE, malheureusement passés inaperçus, Philippe BESOMBES, l'ancien chimiste, est redevenu alchimiste au Studio du Chesnay pour les besoins de son album qui s'intitule justement HYDRAVION. Autour de Philippe on trouve Cooky Rhinoceros à la guitare et dans cette Arche de Noé joue aussi Chris St-Rock à la basse. Alors foncez dans les bacs de vos disquaires... L'album n'attend qu'une chose, celle de vous caresser doucement et rudement vos chères petites oreilles du Rock planant synthétique comme peu en France save nous en gratifier.

(HYDRAVION : Cob-37012/Carrère).

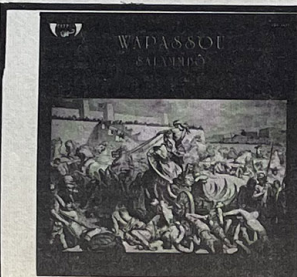


DAVID L'ex-Goliath

David Coverdale après avoir sorti son deuxième album sur E.M.I. "North Winds", entame sa première tournée anglaise avec son propre groupe désormais appelé White Snake. Le groupe se compose de David Dowelle l'ex-Street Walker aux Drums, Neil Murray l'ex-Coloséum à la basse ; aux guitares Micky Moody (Judy Lucy, Snafu) et Bernie Marsden. Première apparition publique donc de David depuis le split de Deep Purple.

SEX maniacs

A cheval entre les Sex Pistols et les Jam, MANIACS a secoué durement les murs fiabiles du Gibus. Le groupe d'Henri Paul s'installe confortablement (si l'on peut dire...) dans la NEW WAVE. Ils reprendront même "Mystery Girl" des poupées de New-York. A l'inverse de nombreux groupes Punk MANIACS proposent par contre un répertoire plus varié, mêlant speed, cool ou encore Heavy Metal. Qui dit mieux ???



WAPASSOU... 2° DISQUE

Sortie du deuxième volet de la trilogie signée Freddy BRUA... WAPASSOU, en progrès, confirme tous les espoirs que l'on pouvait attendre du groupe. "LOUIS II DE BAVIERE", 3° volet de la trilogie est déjà en chantier.

THE SAINTS

Les Saints, groupe légèrement en marge du mouvement punk et de tout le tralala Pour se faire connaître ils n'ont pas eu besoin d'insulter les gens ou autres scandales. Ce qui les a fait connaître c'est "I'm Stranded" leur premier single que les critiques et autres médias ont vivement accueilli, c'est un des points qui a fait tiquer E.M.I et a décidé de leur faire signer un contrat, car après avoir vidé les Sex-Pistols avec pertes et fracas, ils ont voulu se rattraper (depuis ils ont signé les Rich Kids et Tom Robinson et d'autres vont suivre). Revenons à nos petits anges. Courant mai sort le L.P. "I'm Stranded". Le fabuleux "I'm Stranded", fabuleux tant par le son exceptionnel, que par l'habileté musicale du groupe. J'ai reçu le même cliqué c'est peu dire. Tournée promotionnelle en G.B. en Guest-Stars des Ramones, qu'ils laissent vite tomber pour continuer en solo comme des grands. Tournée qui se passe avec un grand succès bien mérité.

Pau de temps après, sort un single L.I.E.S. "Perfect Days" dans la lignée de l'album, et un maxi-single comportant les mêmes titres plus "Do the Robot". Puis un passage à Paris au Nashville devant 150 personnes, pas plus. En tout cas, scéniquement, il n'y a rien à dire, sinon que c'est un groupe de rock qui sait le jouer. Un son que l'on croirait venir tout droit de



Détroit, mais qui vient de Brisbane (Australie). Rythmique du tonnerre Bradshaw/Hay qui n'est pas sans rappeler les frères Ashton. Bailey, un chanteur super et une voix qui fait penser à Reg Presley/Iggy (mais oui), et enfin le Zatopek de la guitare Kuepper, guitariste fou qui ne passe pas un concert sans casser les cordes de sa gratte. Tellement habitué à les casser qu'un Road-Manager vient les changer pendant qu'il joue et ne s'arrête que pour la réaccorder, pendant que le groupe continue le show. Vraiment dingue, fait le voir pour le croire. Un concert où l'on a pas le temps de s'endormir dont l'on ne se relève pas. Après les vacances sort un E.P. ou double single (au choix) comportant deux titres du premier album, démolition girl et "On e way" street et (revu et corrigé). Et deux morceaux qui ne sont pas de leurs compositions (très rare) "Lipstick on your collar" et "River deep high mountain". Très bon 45 tours.

Bientôt devrait sortir l'album. Ils doivent venir donner un concert dans notre capitale. Alors si vous ne voulez pas rater ce concert de l'année, vous savez ce qui vous reste à faire (moi je dis ça pour vous), rien que de penser à ce futur concert "I'm Stranded".

Patrick LELEUX.

GENESIS... OU SEPT

Genesis reprend la route (il est vrai que les voyages forment la Genèse...) pour un nouveau tour du monde. Le groupe proposera à cet effet un nouveau spectacle scénique où la formation, réduite au trio sera soutenue par Chester Thompson aux Drums, un nouveau guitariste Daryl Mark Stuermer, natif du Milwaukee, qui a récemment joué avec Jean Luc Ponty. CHARISMA, à cet occasion sort un nouveau single : "Follow you, follow me" extrait du prochain album du groupe. L'enregistrement de cet album a été réalisé uniquement par Phil Collins aux Drums et Lead Vocal, Tony Banks aux claviers, et Mike Rutheford assurant les guitares et la basse.

BRACOS SPLITTE...

Séparation du BRACOS BAND, mais il bande encore... Il donne naissance à deux nouveaux-nés.

— BRACOS qui vient d'enregistrer un nouveau 45 tours comprenant une version française, ma foi très réussie, du classique "Shake Your Money Maker" et en face B un morceau qui ressemble étrangement à Téléphone !

— BACKSTAGE groupe de l'ex-compositeur de BRACOS BAND : René Paul Roux, dit "Doudou". Bientôt également un 45 tours, et ce avec une version extraordinaire, c'est-à-dire plus qu'ordinaire, du "One after 909" des Beatles (pas des Rutles).



NEWS

NEWS

NEWS

NEWS

CA GROUILLE...

Ret Scabies, l'ex-bouillant batteur des Damed est très occupé à la fabrication de son nouveau groupe. Dans cet optique, de nombreux gigs sont prévus ainsi que plusieurs maquettes déjà réalisées en studio. Part contre aucune signature, n'est encore envisagée. Le line up du groupe semble être maintenant défini : le vocal est tenu par Kelvin Blacklock, Steve Turner est à la basse et Eddie Cow l'ex-Shelsea and the Rage à la guitare.

ZAL

Des cendres du sensationnel Alex Harvey Band vient de naître Zal formé tout simplement de Zal Cleminson ex-leader du SAHB, Chris Glen, de Billy Rankin un guitariste écossais de 17 ans ainsi que de Leroi Jones au lead vocal. Leroi assurait préalablement un rôle de chanteur danseur dans les Tubes. Il assure dans ce nouveau groupe la place de lead singer. Mais selon les critiques anglais ce fameux leader à ma foi beaucoup de mal à s'imposer. A l'inverse les morceaux chanter par Zal lui-même sont incontestablement plus convaincants. Malgré des débuts difficiles, le groupe, avec plus de maturité arrivera à s'imposer sans aucun doute.

BRITISH LIONS

Il était une fois un groupe qui malgré tous les essais et compromissions possibles n'avait jamais connu la véritable consécration. Ce groupe s'appelait MOTT THE HOOPLE. Après des changements de joueurs (Hunter contre Ranson) ou d'entraîneurs les plus convaincants (David Bowie), l'équipe a tout simplement changée de nom : Mott devient donc British Lions. Attendez donc le score de cette nouvelle équipe.

MARATHON

Une course effrénée vers l'inutile

Au BUS PALLADIUM, parmi une assistance riche et invitée traînent les membres d'IL ETAIT UNE FOIS, TITANIC, et Patrick DEWAERE, déjà des présomptions me viennent.

D'autant que toujours bousculé par des femmes fatales pleines de rimel et de mauvais goût. Je m'éloigne donc effrayé et tremblant dans un coin, près de la porte de sortie, regardant béat cette foule qui pose devant les flashes mentaux d'une satisfaction embourgeoisée et inintéressante.

Apparaît enfin (pressé de m'enfuir de ce cauchemar) MARATHON, avec un chanteur anglais vêtu d'un blouson noir de toile légère marquée "HEAVY METAL KIDS" (je les connais, ils ont du lui donner sans savoir...). Le groupe d'accompagnement refête de même, un manque de présence ou de personnalité, ces pères de famille, aux tenues de villes hurlantes, joli pantalon de tégol vert foncé, pour le guitariste — s'accrochent encore, pour le batteur — le temps ne les a pas touchés, ni les flux. Mauvais, mais heureux, ils osent, me semble-t-il, interpréter "I wanna be your man" et "Blue suede shoes" d'une façon si déplorable que les spectateurs applaudissent enthousiasmés de ce néant, si proche d'eux.

Ph. BOUILLAGUET.



RENALDO ET CLARA de DYLAN

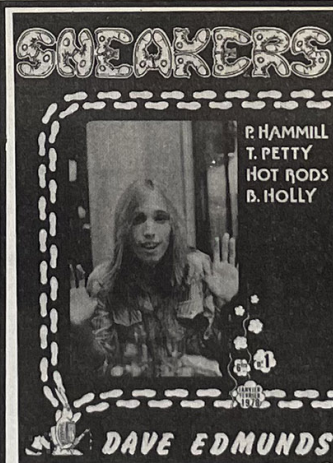
"Renaldo et Clara" est le deuxième film de BOB DYLAN. Le premier se nommait "Eat the Document". Dylan joue le rôle de Renaldo. Sara Dylan son ancienne femme celui de Clara. Ronnie Hawkins celui de Dylan... N'oublions pas Ronsee Blakey qui est Mrs. Dylan (dans le film). Le film comprend des séquences de la "Rolling Thunder Revue". Peu d'espoir de le voir en France dans nos salles. Sait-on jamais ??? Secundo des bruits courent que DYLAN

viendrait en Europe... Mais il semblerait qu'ils ne font que courir...

STEELEYE SPAN

FAREWELL CONCERT...

Concert d'adieu pour STEELEYE SPAN à l'Hammersmith Odeon... Sur la brèche depuis plus de 10 ans, ayant réalisé bons nombres d'albums, Maddy PRIOR et ses amis ont décidé de quitter la scène définitivement (tous au moins sous le nom de Steeleye...). La grâce et la voix de Maddy enthousiasme une dernière fois la grande Albion (à réaction). A grand renfort d'harmonies vocales et de danses Folkloriques, STEELEYE SPAN confirme une dernière fois la grande tradition du Folk Anglais.



SNEAKERS

Sneakers, ce n'est pas un fanzine, c'est un petit magazine... nuance importante. Comme son nom l'indique, le canard en question n'est pas spécialement porté sur la musique dite "planante", mais plutôt sur le rock and roll, mais pas n'importe quel rock and roll... Le bon uniquement, témoin le sommaire du premier numéro : T. Petty, D. Edmunds, Hot Rods, B. Holly... pas mal pour un premier numéro. Tous ces sujets sont traités par Dominique Benoiste et Virgil Finlay dans un style très personnel, mais avec l'esprit qui préside à la réalisation de Zig Zag et Dark Star, les deux joyaux de nos voisins britanniques. Même esprit, même présentation et surtout même efficacité. Evidemment la réalisation de ce journal est tout ce qu'il y a de plus artisanal, mais comme dans tout artisanat, on gagne en qualité ce que l'on perd en tache à l'œil, bref on ne perd pas grand chose... Enfin si vous voulez tout savoir sur Dave Edmunds vous savez où il faut vous adresser.

Long may you run Sneakers... (Sneakers, Dominique Benoiste 10-12, bd, St-Germain, 75005 PARIS).

P. ARNAUD.

Beau DOMMAGE

Pour beaucoup d'entre nous BEAU DOMMAGE, c'est ce groupe canadien que l'on a découvert en première partie de Julien Clerc au Palais des Sports, un sacré bon souvenir ma foi ! C'est aussi le Beau Dommage de "La complainte du phoque en Alaska", et puis en tout quatre albums, tous aussi soignés, fins, mélodies travaillées, des voix délicates, bref un excellent groupe qu'il nous tardait de retrouver, mais cette fois-ci, seuls en scène, comme des grands qu'ils sont déjà : 20 villes en France, la Belgique, la Suisse, un nouvel album et puis voilà Beau Dommage à Paris, à l'Elysée Montmartre.

En avant première de l'Elysée Montmartre où ils sont passés les 28 février, 1, 2, 3, 4, 8, 9, 10 mars et dont nous reparlerons, j'ai pu avoir un avant goût du nouvel album, sur la scène de la MJC d'Aubervilliers le 17 février, devant une salle archi-bourrée, moi-même et quelques autres personnes nous nous sommes retrouvées fautes de place, sur la passerelle destinée aux éclairages, passerelle qui surplombait la scène, ce qui n'était pas pour me déplaire.

Un concert super en place qui nous fit connaître "Le passager de l'heure de pointe" les rêves du passager du métro canadien, qui ressemble bougrement à ceux du passager parisien, les rêves aussi du vieux joueur de "Hockey" "Le vent du fleuve" une des plus belles chansons nouvelles avec "Le voyageur" et "Rouler la nuit"... et puis il y a l'humour canadien, l'humour quelquefois acide de Beau Dommage et puis les bons vieux thèmes du folklore canadien sur lesquels Maxime Leforestier est venu donner un coup de main en fin de concert "Le fameux "Rapide Blanc"... un bien beau concert. Beau Dommage !!!

Martin DORMENIL.

JOHNNY THUNDER

JOHNNY THUNDER (ex N.Y. et HEARTBREAKERS) fut durant une semaine, au GIBUS Club, l'attraction de la scène punk.

Car ce pub parisien, actuellement se tourne essentiellement vers la new-wave, avec des surprises et un public fidèle qui lui donne, au point d'extraire que les réputés MAX'S ou C.B.G.B., les deux seuls clubs new-yorkais vivants.

(Malgré les exclamations de certains journalistes sur d'autres découvertes, simple émulation mentale pour une fiction underground).

Ainsi dans une salle remplie apparaît Johnny THUNDER, accompagné de musiciens français et d'un batteur américain. Malgré la disparition due à l'éclatement des Heartbreakers, il interprète de nombreux morceaux de leur album, parfois moins forts, ceci à cause du manque d'expérience évident des français. Décontracté et humoriste, comme son entourage, ruisselant de champagne les "rocky" en mal de fifties ne l'apprécieraient guère, il subit donc durant tout le set des insultes d'abrutis.

Ex "SARDOU à poil avec les Compagnons de la Chanson". Ce reflet d'une agressement médiocre et vulgaire sépare irrémédiablement la FRANCE d'un monde ouvert.

Ph. BOUILLAGUET.



NICK

LOWE



Il y a diverses façons de concevoir la musique. Pour les uns, c'est une source de revenu pour d'autres, c'est plutôt une recherche de l'aboutissement de leurs "égos". Il va sans dire que si l'une est rentable l'autre est à perte. Dans la seconde catégorie de ceux qui se font plaisir, on peut citer Dave EDMUNDS qui, de puis de nombreuses années, ne fait que satisfaire ses envies. Nick LOWE en est un autre. Après avoir mené une carrière dans l'ombre, il décide subitement d'en sortir. Pendant longtemps, il a accompagné Dave dans tous ses voyages en pensant qu'avec "GET IT" ils avaient mangé leur pain noir et allaient entrer dans une période faste. C'était sans compter avec l'autosatisfaction et la nonchalance du père Dave qui va même maintenant tout bonnement faire partie du Nick LOWE BAND comme guitariste. En fait, si Nick s'identifie par beaucoup à ce père spirituel, sa détermination semble être tout autre.

"Quelquefois je rêve que je voudrais être 'ABRA'". Jack RIVIERA boss de chez "STIFF" en fait : "THE LAST POP WRITER". Le label qui n'est pas avare de slogan pour lancer sa lessive, si l'on en juge par ses précédents caractéristiques : musique de NICK LOWE comme "Pure Pop pour la génération actuelle". Cette promotion fait suite à la sortie du dernier EP de Nick "BOWI". Ce slogan représente en fait la véritable détermination de la musique de ce héros, qui à mon avis, risque fort de faire un trou dans l'actuelle évolution musicale. En fait, Nick aurait souhaité écrire pour des gens comme Shirley Bassey, Pearl Carr ou encore Teddy Johnson, toute proportion de modestie gardée.

"En écoutant la Radio avec mes oreilles", je me suis aperçu que beaucoup de gens "l'écoutaient avec les pieds".

"Quand un single fait un Hit en radio, je cherche à analyser pourquoi le public marche. Je le dis, j'examine la mélodie, les paroles et les arrangements. Car mon intention est de réaliser des Hits à mon tour. Il n'y a rien de mieux à imaginer que la satisfaction que peut apporter la réalisation d'un tube". "C'est exactement mon but et je ferai tout pour y arriver".

En fait Nick a tout étudié, assimilé et espère franchir le Rubicon.

On comprend aisément cela après étude de sa brève mais méritoire carrière. Scéniquement, il a tout appris avec la "ROCPILE" de Dave Edmunds assurant la Basse aux côtés de Billy BREMER et Terry WILLIAMS l'ex-Sculture. Cette immortelle Rocpile faisant suite à son passage, au sein du BRINSLEY SWARTZ Big Band qui accompagnait tant de fois M. Edmunds. Il va sans dire que ces expériences fructueuses auront simplement fait mûrir l'esprit et la culture de ce nouveau géant.

Si on ajoute à ceci ses nombreuses productions au sein de groupes chevronnés, on boucle le cercle.

"J'ai horreur des gens qui parlent pour ne rien dire et qui perdent ainsi leur temps. Et c'est pour cela que, malgré mes humbles productions, je n'ai en fait travaillé qu'avec des gens qui étaient déterminés dans ce qu'ils faisaient. J'admire tout particulièrement pour cela Elvis COSTELLO ou encore les FEELGOOD". "Quand je produis un Album j'aime que les choses soient simples et que l'ambiance soit au travail, je déteste la fainéantise à son plus haut degré".

"Je ne tolère aucune indulgence dans le travail et de nombreuses entreprises sont ratées aujourd'hui par manque de sérieux".

"Il y a bien trop d'indulgence dans le monde du Rock and Roll".

"Il y a bien trop de monde qui s'évertue à chercher à créer des tendances nouvelles, je crois que c'est un non sens, car il y a très peu de "fin" dans cette conception de la musique. Je préfère travailler avec des gens réalistes décidés et qui savent où ils vont".

"Elvis COSTELLO, par exemple, connaît exactement ses limites et on sait exactement où il veut en venir, c'est la même chose pour Graham PARKER".

"Il est temps que les gens s'adaptent et ne restent plus à attendre que le temps passe. C'est pour cela que nombreux sont ceux qui quittent STIFF actuellement". La première décision, de Nick sera de quitter la "ROCPILE". Après sa dernière tournée, en compagnie de Bad Co aux States, c'est la dissolution et Dave et Terry accompagnent désormais le beau Nick LOWE. C'est à n'y plus rien comprendre et si la Rocpile fut un certain phénomène du Rock and Roll, il n'est point à douter de l'efficacité du NICK LOWE BAND.

"Nous étions tous là et cela carburait. Personne ne pouvait vraiment casser derrière nous et de plus sûrement pas Bad Co. Si même à la base le groupe était incontestablement un très bon Rock band, il ne satisfaisait plus mes besoins actuels qui sont tout autre".

"J'ai envie d'entreprendre quelque chose de plus grand. Rocpile, c'était facile, il est grand temps maintenant de s'affirmer".

"J'adore et d'admire à la fois Dave, je pense que c'est un génie, qu'il est le plus grand compositeur de Rock and Roll de tous les temps".

"J'ai tellement appris en travaillant à ses côtés, j'ai autant besoin de lui que de mes quatre cordes de guitare".

Entre les deux hommes des liens d'amitié et de sincérité profonde se sont établis au cours des années et Dave lui-même déclare :

"Je ne remonterai pas sur une scène si je n'y suis pas accompagné de Nick".

Ce lien de sincérité nous éloigne subitement de toutes les magouilles de ce show bizz pourri et cela nous embaume le cœur.

Il est sans conteste possible que leur communion musicale ne peut être qu'explosive et l'on en juge leur rapport humain. Par contre, si Nick n'exulte jamais la paresse, il ne précipite jamais son travail. Le nouvel LP qui résulte du travail de Nick est en fait le fruit d'un labeur de longue haleine. Ce disque a été conçu aux fameux studios de "PATHWAY", un huit pistes qu'il utilise pour travailler et chercher l'inspiration. Interrogé, l'ingénieur du son, Barry FARMER, responsable du studio

réalisation WRECKLESS ERIC pour sa production personnelle en plus ; avec "WHOLE WIDE WORLD" et "SEMAPHORE" "SIGNAIS". A plus longue échéance, il fit ses premières armes avec les GROOVIES tout simplement.

"Je n'ai pas de grandes connaissances techniques des studios. Je ne pense pas que le talent d'un producteur réside dans sa propre connaissance des techniques. Il me faut simplement la pleine confiance de l'ingénieur et je peux ainsi travailler". Souvent sa très forte psychologie lui permet de résoudre bien des problèmes que même ses capacités techniques ne pourraient résoudre. Il peut ainsi obtenir le meilleur de musiciens. Il est par contre incontestable qu'il possède surtout et en fait des talents d'arrangeur. Le son Nick LOWE est très fort également et prouve que le moyen ne sont pas toujours solution des grands disques. Il sait en fait tirer le maximum d'un morceau aussi génial soit-il. Par contre, il est rare que LOWE soit à la base de la création d'un second LP ou single d'un même groupe (Cf. GROOVIES/DAMNED). Il a par contre failli à la règle avec le second PARKER. Pour Elvis COSTELLO c'est également

promotion est difficile. Ceci est à l'image même du personnage qui en fait n'est que par trop équilibré et cherche tout simplement à trop bien faire à l'inverse de beaucoup d'autres d'ailleurs. Ce reproche plus particulièrement de RIVIERA même prouve bien la personnalité de ce nouveau DAVE EDMUNDS. "Un génie par trop méconnu qui se cherche en quelque sorte".

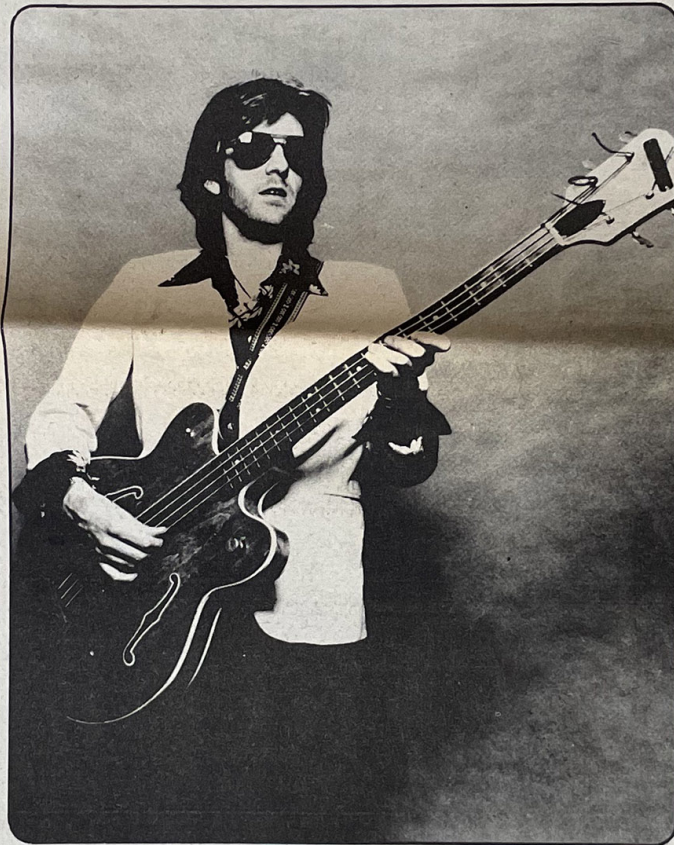
Et puis contre toute attente, c'est l'événement Jack RIVIERA quitte STIFF en emportant Elvis COSTELLO et Nick LOWE. Les rumeurs occuperont la scène du Rock pendant longtemps. Puis c'est aussi chute, un nouvel album tout aussi cosmopolite que le personnage voit enfin le jour. "JESUS OF COOL" un titre étrange pour un album des plus intéressants. Jack a fondé son propre label RADAR et le premier Nick LOWE en est la première élaboration. Une énorme publicité envahit les hebdomadaires anglais. La face du nouveau Mc CARTNEY s'affiche aux yeux du public. Nick ne déçoit pas et confirme tous les espoirs que l'on pouvait placer en lui. Dave EDMUNDS, comme prévu, est là et dès la première écoute on comprend la détermination de LOWE. Il s'inspire de tout et donne l'album le plus commercial au niveau des inspirations qu'il nous ait jamais eu le loisir d'entendre. Les Riffs Chuck BERRY inimitables, le frisson de BOWIE, l'affinité de 10 CC, la voix de PAUL, le soul des JACKSON FIVE, le revival de Tommy ROE, ou le génie de Brian Wilson. Cet album n'est pas l'album du siècle mais assez réussi. La principale erreur il me semble réside en la présence de cinq nouveaux morceaux déjà connus de Nick. Mais que ce soit "Heart of the city" ou "So it goes" on est nullement déçu que ces petits chefs d'œuvre se trouvent dans ce premier album. On ne peut pas lui en tenir rigueur car quand on connaît sa vitesse d'exécution et de réalisation c'est déjà beau qu'il ait pu réunir autant de titres pour son premier album. "Shake And Pop" est le titre fort de l'album. De très belles harmonies vocales sont à signaler sur "Tonight" très dans l'esprit BEACH BOYS. Décidément grande similitude LOWE/EDMUNDS sans aucun doute. "Breaking Glass" très Bowiesque donne une nouvelle facette du génie du petit ancien/nouveau. Avec "No Reason" on retrouve Nick leader de BRINSLEY SWARTZ dans toute sa splendeur. Dans "Nuttid By Reality" par contre on découvre notre bonhomme au meilleur de sa forme et de sa personnalité semble-t-il, car ce titre en fait reflète la véritable face cachée de Song/Writer de LOWE.

Avec cet album, il apparaît comme un compositeur de musique subversive. Ses attaques aux niveaux des textes ; ses inspirations souvent parodiques et son esprit de gagnant donnent une nouvelle image de ce Monsieur que l'on classait NEW WAVE mais qui comme son aîné Dave EDMUNDS est proprement inclassable, ne possède pas de trait de génie mais une intelligence relative à l'adaptation. Avec le soutien de ses aînés, il compose des morceaux qui au moins ont le mérite de ne pas nous ennuyer. Mérite plus que notable à mon avis car bien trop souvent certaine subversion de composition emmerdent tout bonnement tous les auditeurs. Par contre comme il le semblait on retrouve dans cette nouvelle réalisation toute la ROCPILE avec Dave en tête et quand le père Nick va prendre la route avec tous ces joyeux Drilles on va pas s'ennuyer dans les concerts croyez moi.

Un coup de maître réalisé dans l'authenticité et la bonne humeur et la claque est irrémédiablement au rendez-vous. Pour nous je pense qu'il faudra encore attendre assez longtemps pour qu'ils nous visitent car ces oiseaux pour les sortir de leur nid il faut que de nombreuses réunions d'esprit soient au rendez-vous mais ne désespérez pas et avec "GET IT" et "JESUS OF COOL" on peut toujours se rincer les oreilles en attendant.

En fait, un personnage qui gagne à être connu avec des possibilités énormes en réserve. Un être quelque peu éparpillé qui se cherche et qui risque de se trouver. En fait, NICK LOWE n'est ni un musicien ni même un instrumentiste chevronné mais plus particulièrement un "Song Writer" producteur et avant tout un personnage. A mon avis avec une telle détermination, il est indéniable que la réussite vienne au rendez-vous de ce Dave EDMUNDS des nouvelles années. Espérons qu'il trouvera matière à canaliser ses influences et ses inspirations pour atteindre une notoriété méritée et soit saïonné à ses nouvelles compositions "SHAKE AND POP", ou encore "MUSIC FOR MONEY", bonne route et bon chemin. Ses anciens admirateurs seront vraisemblablement déçus, mais n'est-il pas humain qu'un homme tel que Nick ait des ambitions avouées. Il est un temps où il est préférable d'avouer ses motivations que de les cacher dans des œuvres d'estètes qui visent le même objectif.

BOBBY BRUNO.



déclare :

"Il ne précipite jamais son travail mais préfère tout prendre en seule prise. Il veut capturer sur le vif, le son et l'énergie, sans trafiquer ni élaborer". "D'autre part, il possède beaucoup de psychologie. Il est capable, lorsqu'il travaille avec un groupe, de le raisonner et de lui faire atteindre des voies souvent inexplorées bien au-dessus de leurs moyens. Il est toujours concerné et ne s'intéresse qu'à l'essentiel. Le feeling du morceau".

Les différentes productions que Nick LOWE possède à son actif sont à la fois nombreuses et diverses. Mais, sans parti pris, il remplit son rôle avec la même verve. Que ce soit pour "HOWLIN WIND" de Graham PARKER ou le "NEW ROSE" des DAMNED. Il produit également le "MY AIM IS TRUE" d'Elvis COSTELLO. Il participe également à l'élaboration du "BUNCH OF STIFF" avec notamment son simple "I love my Label". Son travail le plus récent étant la production du dernier FEELGOOD (IBE SEING YOU) et "STICK TO ME" le dernier PARKER. Il a produit aussi les dernières sessions de COSTELLO avec "MYSTERY DANCE/RED SHOES". Sa dernière

différent car lui-même a changé de groupe, de maison, de disque, et d'objectif. C'est donc une collaboration neuve qu'ils entreprennent de nouveau.

Par contre, pour Nick, le "STYLE" d'un groupe net prédominant ; en fait cette idée va tout simplement à l'encontre de tous ces kids qui, le feu aux fesses, cherchent à s'exprimer par tous les moyens sans objectifs définis. A part les "PISTOLS", il est vrai.

Va sans dire que cette "NEW WAVE" est assez pauvre au niveau de la création et il est bien difficile de déterminer une autre approche que l'effervescence d'énergie chez ces nouveaux venus. Il est difficile de concevoir un avenir certain pour bon nombre de membres de cette New Wave sans une autre motivation que celle qu'ils exposent le plus souvent.

Par contre, si Nick est expéditif avec ses réalisations, il n'en est pas de même avec ses propres productions. Lorsqu'il possède une idée, il s'expatrie à "PATWAY", et au détriment de sa maison de disques, revient souvent avec un résultat qui est en fait une ébauche d'un nouveau morceau. L'impatience est grande chez STIFF et souvent la



ROCK Numéro 1
HEBDO



LAVILLIERS

16° ROUND

LIGNES

Hey, Hey, voici une rubrique qui va surprendre plus d'un, eh oui, Rock Hebdo soit, mais pourquoi ne pas s'ouvrir dès maintenant à une musique que beaucoup trop semble méconnaître... Ladies and Gentlemen...The Jazzzzzzz!!!

Ce qui peut étonner certains va pourtant de soi si l'on considère que les termes jazz ou rock ne recouvrent plus que des concepts génériques et que l'apprenti catalan ne sait souvent plus sur quoi apposer ses étiquettes. Cet effacement des rock-censeurs est bien provoqué par l'interprétation et dans les cas réussis la fusion de styles divers que certaines imaginations déficientes croyaient jusqu'alors opposés.

L'élargissement de l'espace musical qui résulte du mariage de sonorités et de traditions différentes ne peut que séduire à l'heure où certains étouffent au milieu d'émouvables mythes empoussiérés. Or ce qui semble avoir si longtemps maintenu le jazz dans son ghetto est précisément le fait d'être le musique d'un style de vie sinon de la vie, de l'insouciance, les deux petits pas en avant et raconte ton truc, Jack, le sale gamin qui tire la langue... Une musique vivante, quoi, du moins on l'espère. Comme dit Frankie Zapatino: Jazz is not dead, it just smells strange. Bien sûr que le jazz traîne aussi ses figures, ses fantômes et ses mythes, mais il porte en lui la vie qui réduira ceux-ci à leur juste mesure, la nostalgie des uns, les musées des autres.

That's the way it goes...

Tout ce petit préambule pompeux pour vous dire que je m'efforcerai ici de vous entretenir de gens dont la musique me plaît (on ne parle à bon escient) que de ce qui vous tient à cœur et passe à côté du circuit habituel des médias et surtout de faire parler ces gens eux-mêmes dans la mesure où s'il est déjà étrange d'exprimer en mots ce qui vient en sons, je préfère du moins laisser la responsabilité des errances verbales à ceux qui sont le mieux à même d'expliquer leur musique.

A moins que vous ne persévériez à croire aux pisse-copies encyclopédistes au courant de tout, envoyez vos critiques et suggestions à Lignes, au journal où votre serviteur les considérera sans la moindre trace de cette objectivité hypocrite qui semble être de si bon ton.

LA SWISS CONNECTION : SHIVANANDA



Au premier abord, le nom du groupe n'avait fait nourrir les plus vives inquiétudes, à une époque où beaucoup se complaisaient dans un exotisme bon marché et l'accumulation de faux clichés du bout du monde, pruniques et marketing planétaire. Or, une fois de plus, et heureusement, les préjugés s'avéraient mal fondés puisque, loin des artifices de bazar, la musique de Shivananda possède cette faculté qui est le propre même de l'art à savoir celle de pouvoir retransmettre certaines émotions, certains climats, certaines facettes d'un vécu profondément ressenti, même s'il n'est que celui du songe ou de l'imaginaire; après tout, les paysages de Lovcraft ou de Kerouac n'incitent-ils pas plus à l'évasion que la lecture des guides routiers?

L'évasion, Shivananda la procure par grosses bouffées chaleureuses et lyriques sans pour autant cesser de faire bouger vos jambes grâce à une section rythmique exemplaire à plus d'un titre.

A l'écoute du disque "Cross Now", Gnome Records, dont le sound bien qu'honnête n'est malheureusement pas à la hauteur du potentiel du groupe) et des diverses bandes qu'il m'a été donné d'entendre, le seul mot qui puisse coller à cette musique me semble: impressionniste.

A l'instar de Weather Report avec lequel certaines similitudes sont flagrantes l'introduction de Wake of spring qui ouvre

l'album), Shivananda excelle dans les thèmes vastes (open) qui permettent à chacun de s'exprimer sans pour autant tomber dans les soli à rallonge qui font les beaux jours et épais chéquiers des stars du rock, serait-il hard ou jazz. Ici, point d'égo qui s'étale, point de poudre aux yeux mais beaucoup de subtilité dans le choix des parties mélodiques et harmoniques, créant une succession heureuse de climats et anti-climats.

A propos des similitudes avec Weather Report, je voudrais préciser qu'il ne s'agit nullement du résultat d'une démarche volontariste ou d'une influence pas assez digérée mais bien d'un recoupement fortuit comme cela arrive entre gens qui tiennent des discours voisins.

Cette colinéarité provient essentiellement de l'emploi enveloppant des claviers, toujours présents, jamais envahissants, un peu comme une baguette sonore de chef d'orchestre. Kurt Baebi, puisque tel est le nom du sieur qui officie aux claviers est en fait le coordinateur de l'équipe, celui qui distribue à merveille les balles. Son talent et son expérience des instruments aussi bien acoustiques qu'électriques lui permettent, sans jamais pour cela s'étendre, d'orienter la masse sonore par petites touches de piano ou vagues de synthétiseurs. Personnellement je me réjouis d'entendre, après Winwood et Zawinul, quelqu'un qui fasse des synthés autre chose que les cocktails downers de MM. Schulze and Co, ou les retombées (difficile de parler d'envolées) pompeuses de Wakemann et consort (rangez vos flingues, kids, j'ai été aussi un fan de Yes à l'époque du 3^e LP, dont la sortie correspondait avec l'éclosion de mon acné juvénile mais n'ayez crainte je vais cesser de vous importuner avec mes problèmes épidermiques puisqu'il vaut mieux carrément ignorer ceux dont on n'a rien à dire tant que leur urticaire n'est pas trop envahissante).

Leurs flingues, les gars de Shivananda, si jamais il leur arrive de lire ce papier, vont les sortir aussi because mes trop nombreux rappels de Weather Report (pour ceux qui aiment ou ignorent je vous promets pour bientôt un truc sur ce groupe, le seul Grand actuel de cette chose généralement édulcorée, aseptisée, en un mot chiantie qu'est le jazz-rock).

Pourtant le jeu de Baebi me fait penser à ces sleeve-notes de Miles sur le Zawinul solo: «Joey installe les musiciens de façon à ce qu'ils aient à jouer ce qu'ils jouent afin qu'ils collent à la musique (It the music) comme ils le font».

Et l'analogie avec la météo ne s'arrête pas là puisque Baebi est merveilleusement épaulé pour ce qui est des parties mélodiques par Robert Biagini (ténor et soprano sax, lyricon) dont le jeu tout en finesse crée ou renforce les élans lyriques du groupe. Si Baebi apparaît comme le maître d'œuvre, celui par qui la trame musicale arrive, Biagini est la flamme, la flambée avec toute la chaleur que cela implique; les taches rouges brises d'un tableau magnifique mais trop sage, le swing chaleureux, la douceur moite d'une longue note tenue. Biagini est sans conteste un de ses souffleurs dont on entendra bientôt parler plus souvent, du moins je le souhaite car sa compétence technique ne l'empêche jamais sur le propos lui-même; il semble avoir compris et assimilé la qualité rare par excellence d'un musicien, celle de savoir se taire afin de ne jouer que les notes essentielles, celles qui émeuvent ou font trembler (Cf. l'intro de Red moccasin sr le disque).

Il est imité en cela par Carlo Milan qui se partage sur le LP, entre la guitare dont il fait un usage assez plaisant (particulièrement sur Acapulco gold) et diverses percussions qui viennent apporter une touche insolite au son déjà riche des mélodées.

Trop de gens mésestiment les percussions, les considérant souvent comme des parents pauvres de la batterie. Que leur dire sinon leur conseiller une écoute attentive de Red Moccasin où Milan emploie à merveille berimbau, chicha et autres instruments que j'ignore pour tisser une trame aussi bien harmonique que rythmique. Bien que goûtant peu la musique brésilienne, je dois reconnaître la part qu'ont occupé les batteurs tels qu'Airto Moreira dans l'enrichissement de cette musique qui est aujourd'hui la nôtre et le rôle qu'ils ont joué dans l'élargissement de la sphère musicale en créant à partir d'éléments disparates un espace nouveau, une fluidité merveilleusement illustrée par Jamaican Sunday. Les sons aigrelets d'une caravane

LES ENFANTS DU



A L'ABORDAGE DU BATACLAN



dans la luminosité du crépuscule, quand l'air pique les joues, et derrière les montagnes que l'on devine à l'horizon, songes à votre gré...

Tout cela est ce qui ressort à l'écoute isolée du disque, lettre morte par rapport à Shivananda sur scène. Le concert du 15 Février à Espace 78 (une des plus agréables petites salles de Paris) confirmant toutes les qualités précitées du groupe, a surtout révélé, au-delà, des épanchements généreux de Biagini, du contrôle absolu d'un Baebii souverain, l'efficacité de la section rythmique renforcée par un Milan sautillant, déversant une énergie folle au milieu de sa forêt de percussions. Je serais tenté d'écrire que sa complicité avec les jumeaux Keiser fait de lui le pivot idéal entre Baebii et les deux démenagés ; seulement, ce qui est apparent pour Milan n'en demeure pas moins valable pour les autres membres du groupe, à savoir qu'ils jouent tous un rôle polyvalent, tout à tour faiseurs de mélodies o énormes locomotives.

Walter Keiser, incroyable métronome et ses trois compères alignent en effet une série impressionnante de 4/4 qui changent agréablement des éternels 2 accords et demi, Biagini survolant souvent en de longs choréus une polyrythmique superbe de riffs mélodiques et complémentaires dont l'Energie ferait palir plus d'un groupe de hard.

A tel point que je n'ai nulle envie de m'étendre sur le jeu de basse de Peter Keiser ; de la lave en fusion d'une mélodie en fuzz à l'excitation d'un tempo funky en passant par les bulles cristallines d'un rock (eh oui) joué en harmoniques, Peter mène la barque de paysages en rêves, toujours avec cette efficacité sobre, le lyrisme d'un Pastorius et le coup de boule au ventre d'un Alphonso Johnson, quelque part entre le bulldozer et les plages de palmiers. Vous allez vous dire que je délire, c'est vrai, je m'avoue vaincu car son truc c'est indicible ; sachez seulement que c'est beau, neuf et incroyablement étonnant.

C'est grâce au mariage de ces mélodies très belles et de cette énergie démentielle et terriblement carrée que Shivananda devrait pouvoir s'imposer au public de rock, d'autant plus que le groupe compte s'adjointre un nouveau guitariste. Milan se consacrant désormais à ses seules percussions.

Après 4 apparitions en France (dont le Festival du Castellet) et plusieurs passages radio, l'audience de Shivananda ne cesse de croître. Si le public qui aime rêver sans pour autant s'abrutir à l'horizontale sait reconnaître les siens, le groupe devrait bientôt atteindre la renommée qu'il mérite. C'est tout le mal que je leur souhaite.

HERBIE HANCOCK



"It's part of the gig, man I mean, they have to do it you too..." Le genre d'exhortations qui vous poussent à faire la fortune des P.T.T. et vous morfondre dans les halls d'hôtels 4 étoiles. Mais reprenons. Ayant la chance d'assister à home aux répétitions parisiennes de gens aussi divers que Sam Rivers ou Marion Brown et n'étant de ce fait depuis longtemps résolu à rester au coin du feu à dissenter pâteusement sur les mérites respectifs et comparés du Jack Daniel's et de la tequila avec quelques experts plutôt que d'essayer de distinguer parmi X mille têtes de bétails les vedettes exécutant leur numéro éblouissant de professionnalisme dans un hall de gare (à moins qu'il ne s'agisse d'un abattoir, la mémoire me fait défaut), je n'étais pas chaud au départ pour "couvrir" ce concert, la phrase est vaine, soufflez. Voilà. Seulement, dans la vie, il est ces gens adorables qu'on nomme amis et qui vous poussent à faire (pour votre bien, évidemment) ce pourquoi on n'a pas absolument le feeling. Corea/Hancock, bien sûr, tout le monde parlerait et je ne voyais vraiment pas de raisons de joindre mes louanges à celles de mes collègues. Et là intervient le choc des amis, flatteurs ("tu peux avoir à dire des choses que les autres ignorent") lucides ("pour ton premier papier, vas-y quoi") et tant et si bien qu'après 20 ou 30 coups de fil à CBS (thanks to Janie Bier au passage) le pauvre gugusse de service se retrouve en direction de l'hôtel du sieur Hancock lequel est arrivé au Japon à 6 heures. Les horaires, l'impatience manifeste de ceux qui sont visiblement là pour les mêmes motifs que moi et perturbent légèrement la vie capitonnée de l'établissement me laissent espérer le

scoop. La presse s'agite de plus en plus, ces messieurs téléphonent de la réception à l'un ou l'autre des managers environ toutes les minutes et se relaient au bar pour pratiquer leur sport favori au grand étonnement des douairières made in outre Manche et du barman au flegme également importé aussi, c'est pas possible, z'ont jamais vu tant de gens enrhumés à la fois ; heureusement pour leur émotivité, le skaï des tabourets crisse moins que le verre.

Corea semble être attendu, descenda, descenda pas, les supputations vont bon train tandis que j'attends, imperturbable, sans grand mérite d'ailleurs. Corea, je n'ai vraiment pas grand chose à lui dire, pas assez du moins pour aller déranger un mec crevé qui doit répondre cent mille fois aux mêmes questions ; part de la gig, sans doute, mais sûrement pas le côté le plus intéressant. Hancock, il en va autrement ; le personnage m'intrigue plus et surtout, comme je l'explique téléphoniquement à un intermédiaire de plus, nous avons un ami commun qui justement doit venir le voir, je ne voudrais pas importuner Herbie pour une interview formelle de plus, mais puisque l'occasion est là avoir une conversation tranquille, j'aimerais, enfin, pourrais-je monter dans la chambre avec cet ami, thank you etc.

Donc d'interview directive il n'y eut point, mais une conversation à bâtons rompus autour d'une corbeille de fruits exotiques avec un brother ma foi plus que sympathique. L'ambiance l'évocation de souvenirs et de relations communes (celles de mon ami et Herbie, pas lui et moi), n'incitaient guère aux questions directes aussi laissai-je notre homme se livrer comme bon lui semblait, tâchant de retenir au passage quelques bribes intéressantes.

Ainsi je fus tout à tour surpris par la gentillesse d'un grand bonhomme débarrassant l'intrus que j'étais censé être de son manteau et m'avouant ses appréhensions à ses débuts avec Miles, conquis par sa spontanéité, ravi finalement d'avoir pu passer une heure et quelque loin du bizness avec un homme direct et sincère. Ce qui semble devoir être retenu au-delà de cette spontanéité (puisqu'il faut bien assouvir sa soif de révélations sensationnelles lecteur) n'est en fait que transitoire et bien moins éclairant sur sa musique que la personnalité même du bonhomme :

Sur Miles : "Sam Rivers était dans le groupe et c'était... (sourir) : à l'époque je jouais modal, tu vois je ne savais pas trop sortir (get out). Je ne dis pas que maintenant je peux tout jouer mais je peux faire des trucs, me démerder (handle this shit)".

Sur Tony Williams et Ron Carter : "Ils ont une façon de jouer ensemble, tu sais... (re-

soupir) ; motherfuckers, leur façon d'installer leur truc, le son, c'est beau".

Sur ses projets : "Je viens de finir un enregistrement avec Tony, Ron et d'autres gens, différents sur chaque morceau, en fait. Non ce n'est pas la séparation définitive avec les Headhunters mais ce disque est plus le mien que celui d'un groupe".

Qui a vraiment envie de lui demander pourquoi ? si music is dope, sur celle-ci n'a-t-il pas dit : "je t'out stoppé parce que je ne choisisais plus, alors à un moment j'ai décidé de m'arrêter et de faire moi-même certaines choses, me laisser parler un peu".

Moi en tout cas, je n'avais vraiment pas envie de lui demander pourquoi VSOP alors que chacun des lascars semblait parti sur une voie différente, s'il pensait qu'il le public était plus large qu'à la fin des sixties, etc.

Le reste fut délire autour des mangues, litchies et autres qumquats du Japon, de ses acquisitions là-bas, du nouveau chef-d'œuvre portatif de ces petites hommes jaunes, ce truc format paquet de cloppes avec radio, mini-télévision couleur, cassette et bain sauna.

On me dira peut-être au journal que si peu de révélations (si indirectes surtout) ne justifient guère un si long papier et que mon job consisterait à emmerder les gens pour leur faire dire le plus de choses possibles.

Chacun son truc. Personnellement, j'estime qu'une petite description de la scène qui gravite autour de ces gens peut être aussi éclairante que les sempiternelles réponses arrachées de force grâce aux éternelles et interchangeables questions. De retour dans le hall après avoir laissé Herbie se préparer pour le sound check, nous croisons Corea entourée d'une meute essayant d'avoir l'air cool (comme moi deux heures plus tôt, à peu près) : quelques mots échangés entre lui et mon ami et nous bloquons un taxi perdu entre les noirs limousines. On the way back home, fani sans qui cette entrevue n'aurait pas été possible me parle à nouveau des deux pianistes avec qui il a joué il y a bien longtemps, à la grande époque de Frisco, et je rêve encore, mal remis d'avoir rencontré au milieu de cette foule pousse du col h homme simple et spontané là où j'attendais une star hautaine et énervée.

Roue, roule taxi driver, dans quelques heures deux pianos acoustiques nous feront encore croire aux hommes.

P.S. : Le concert fut fabuleux, des classiques de Tatum à Maiden Voyage, le boures partout. Le préciser peut être inutile, le taire serait impossible.

HALIT.

CAPITAINE KIDD

Le 7 octobre 66 Frédéric Heath Willelsen, plus connu sous le pseudonyme de Johnny KIDD, disparaissait dans un accident automobile. Johnny KIDD connu son premier succès en Angleterre avec "Please don't touch". La suite est simple "Shakin' All Over" immortalise le Captain et devient à jamais un classique du Rock And Roll. Le Capitaine plus connu pour son légendaire bandeau a posé sa griffe indélébile sur le marché britannique en profitant de ce fait divers pour se baptiser "Captain KIDD et ses PIRATES".

Deux albums prometteurs verront le jour mais le capitaine quitte à jamais le navire qu'il du même effet coule.

Après le décès du KIDD c'est le démentellement de son équipage composé pour les besoins de la cause de Mick GREEN aux guitares, Johnny SPENCE à la basse et Franck FARLEY aux drums. Les vicissitudes de leur éphémère carrière conduiront GREEN et FARLEY dans le sillage de Billy Jack KRAMER émules de BEATLES qui reprendra "Do You Want To Know a Secret" immortalisé par les FAB-FOUR quitte le show-bizz en 66.

De son côté Johnny SPENCE après avoir

goûté à deux ou trois galères se recycle dans la casse automobile, pendant que Franck voyage de Job en Job sans jamais vraiment trouver sa véritable voie.

Dans les années 70 FARLEY reprend les baguettes et joue dans un groupe local style années cinquantes "Firth Avenue".

Mick de son côté sillonna le monde aux côtés d'Engelbert HUMPERDINK et autres grands de la variété. En 75 il tente vainement d'ailleurs l'expérience du groupe avec SHANGAI, une formation Rhythmic and Blues des plus insipides.

75 c'est aussi l'année DOCTOR FEELGOOD, avènement d'un phénomène qui marque le temps.

Son leader Wilko JOHNSON clame à corps et à cri que son style provient d'un maître, du nom de Mick GREEN leader des PIRATES de Johnny KIDD. On recherche le alors personnage, pendant que s'opère l'ascension de FEELGOOD, Franck suggère à Mick et Johnny de réformer les trop fameux PIRATES.

Le MARQUEE accueillera leurs premières prestations et confirmera le retour de ces géants de la roue du Rock and Roll.

WARNER BROS se sentant très inspiré par ce phénomène sortira le premier

album du retour "Out of Their Skulls".

A la première écoute de l'album on note que les propos de Wilko n'étaient pas vains.

Un album de Rock and Roll avec toute l'authenticité que cela nécessite. Dès "Drinkin' Wine Spo' De' O'D'", c'est l'enfer, l'étau. La guitare de Mick est tout simplement gigantesque de précision et d'efficacité. Du grand Wilko en quelque sorte. Johnny et Franck prennent la relève des vocaux du Captain, assurant d'ailleurs pous que nature. Une reprise du premier succès du KIDD "Please don't touch", hommage au grand Rocker disparut.

Par contre pour la première fois ils graveront "SHAKIN ALL OVER" sur disque. Car les premiers enregistrements du KIDD furent l'œuvre de requins de studio non moins célèbres d'ailleurs puisque l'on note Clem CATTINI aux Drums et Joe MORETTI dans l'immortelle intro du Hit. Ils graveront également "RESTLESS" autre grand succès de l'époque.

Le premier tube des PIRATES en compagnie de Johnny sra "A Shot Of Rhythm n' Blues" immortalisé depuis par Gerry and the PEACEMAKERS ; Dave EDMUNDS ou encore Vince TAYLOR.

Pour en revenir à "Out Of Their Skulls" on note également beaucoup d'autres reprises. Il est bien difficile à des anciens de se renouveler aussi rapidement et souhaitons que le second album sera plus représentatif du génie de composition des trois larrons.

Notons toutefois "I Can Tell" succès des années soixante du Johnny KIDD "LIVE", mais sans les coeurs cette fois. Le disque présente une face "LIVE" et une autre studio enregistrée chez le sorcier à ROCKFIELDS.

Deux faces donc qui donnent un aspect de défonce et qui laisse présager des prestations scéniques redoutables.

Gageons qu'au BATACLAN si le public est réceptif et en nombre nous assisterons à un événement sans aucun doute.

A l'encontre de la reformation des ANIMALS ou encore des SMAIL FACES les trois compères ont sut se réadapter et réapprendre sans un pouce de vieillissement, avec une pêche peu commune. Des vieux toujours jeunes prêts à reconquérir une gloire passée.

Rendez-vous BATACLAN/PARIS. Venez nombreux. Merci pour eux !

BOBBY BRUNO.

PETITES ANNONCES

ATTENTION Nous ne prenons aucune annonce par téléphone.



(voir explications en tête des petites annonces)

A black and white photograph of a young man playing a trumpet. He is wearing a dark jacket over a white shirt and dark pants. A microphone on a stand is positioned in front of him. The background is a bright, hazy sky with some foliage visible on the left.

YOCHK'O SEFFER

C'est le privilège d'une musique encore neuve, que d'être inclassable, mais c'est aussi l'inconvénient qu'il faut surmonter si l'on veut toucher un plus large public. Car si la musique de Yochk'o ne s'adresse à aucun public en particulier, c'est qu'en fait elle est destinée à tous les publics. Bien sûr elle peut paraître difficile d'accès, mais c'est une musique tellement intense, tellement riche à découvrir, qu'il serait dommage de passer à côté. crovez-moi.

M. C.



(1) Bayer les mentions inutiles

DISQUES

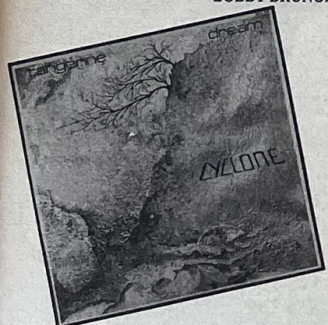


Bunch of Stiff

Stiff 940 564
Dist BARCLAY

Cette compilation reflète en fait l'esprit qui anime celui de STIFF, il y a quelques années. Il regroupe des talents et des promesses mais en fait représentative de nombreux artistes marginaux soit par leur esprit, soit par leur façon de s'exprimer ou encore de créer. On retrouve Nick LOWE "I Love my Label", très jolie ballade interprétée avec brio par ce nouveau Melodic Composer. Elvis COSTELLO avant son départ grave un "Less Than Zero" dans la veine même de ses succès. MO-TOHEAD le trio de Lemmy frappe très fort avec "White Line Fever". Par contre là, il est indéniable que l'on sent un avenir des plus prometteur pour cette entreprise. Wreless ERIC produit par LOWE encore, par contre a beaucoup de difficultés à convaincre mais sait on jamais. On retrouve également dans cet album un peu fourré tout le grand Dave EDMUNDS avec le Jojo Gunne de Chuck, mais là je pense qu'il y a usurpation d'identité car en fait on entend vaguement une maquette des moins convaincantes qui soit de Dave. A l'image de "Get it" ce morceau en fait illustre simplement l'emploi du nom de Dave pour valoriser cette compilation. Même chose pour TYLA GANG, qui n'apparaît pas au mieux de sa forme. Par contre STONES MASONRY expose la virtuosité d'un génial guitariste qui de SAVOY BROWN aux côtés de Kim SIMMONDS, en passant par les PINK FAIRIES, 101ers, Jive Bombers, CHILLI WILLI, MIGHTY BABY ou THE ACTION, n'a en fait jamais connu la notoriété qu'il méritait. Ajoutons à ce cocktail Magic MICHAEL, JILL READ, et autres TAKEAWAYS et on fait le tour de cette compilation sans surprise et qui reflète tout simplement le thème de ces nouveaux venus de chez STIFF qui ouvrent leurs portes aux talents de reste et aux géniaux nouveaux nés en quête de Biberons.

BOBBY BRUNO.



Tangerine Dream "Cyclone"

Virgin/Polydor 2473 744
(Parution 1978)

Bauman, le beau blond, part. Jolliffe (Steinhammer), et Klaus Krieger le remplaçant. Franke se cache derrière ses lunettes et son séquenceur. Un nouveau Tangerine Dream est né... Son chef est Edgar Froese. Ce dernier a déjà amorcé, trois mois auparavant, avec la sortie de son album solo (son double album solo), histoire de nous familiariser avec la batterie de Krieger. Puis vient CYCLONE : Dieu que la pochette est belle !!! (200.000 albums de vendus) - Dieu !!! 45 instruments pour 38"7 secondes (et hop ! 100.000 + 1 album vendu) - Allah ! Synthi EMS, Roland, Oberheim, ARP, Moog, Korg, Elka... Toute la fine fleur de l'électronique se trouve représentée (et boum ! 100.000 + quelques 000 exemplaires de vendus en plus...) FRANKIE : 1 Moog Modular synthétiseur, un Projekt électronique séquenceur, un Computer Studio Digital Séquenceur (accrochez-vous !), pour finalement sortir 4 notes répétitives qui se répètent en se répétant répétitivement (là, je me répète...) sans modification (évidemment !), pendant (accrochez-vous ! 16 minutes (+ quelques secondes,

bah ! on va pas chipoter...) "Madrigal Méridien" z'ouin zcandal !!!

FROESE : Un Oberheim eight voice Polyphonic, ARP, omni string, un Moog (le même que Franke) pour sortir un chorus de trompette que l'on retrouve de puis "Ricochet".

FROESE : Un Mellotron twin Keyboard pour envoyer les grandes nappes sonores pendant vingt minutes. Amusez-vous avec un Mellotron : vous réaliser une face de 30 en moins d'une heure.

FROESE : Une Gibson Les Paul custom guitar, un Roland GS 500 guitar et GR 500 Controller dernier cri, pour faire ré-do-si, ré-do-si, ré-do-si = 10 fois. Essayer avec votre Ryan avec une bonne distorsion qui fait durer chaque note 5 secondes... Un petit effort et ça y est vous êtes Froese.

KRIEGER : Une batterie qui suit pendant 16 minutes la séquence avec un petit (ou grand) coup de cymbales de temps à autre.

FROESE (de nouveau et encore !) : Assis derrière son piano-grand-concert-classique-Steinway, il envoie trois notes en fin de morceau, pas une de plus, noyées dans une nappe de String et de Mellotron... G.R.A.N.D.I.O.S.E... si ! si !

Si l'effectue un rapide calcul : trois notes pour quatre millions, cela équivaut à 1 million 333,333,333 la note... Point.

— Que fait Jolliffe sur ce morceau ? ? ?
— Du sax et clarinette et flûte et obois et alto et...
— Ah bon !

Les temps de retourner la face.

Mes oreilles, oh là ! Court essai de voix synthétisées, et la batterie démarre. Nick Mason n'aurait pas fait mieux. Un rythme binaire dans toute sa splendeur, 6 notes de chorus de trompette (tous les mêmes !) et la voix SUAVE de Jolliffe... Le Dream aura mis 10 ans à pomper le Floyd. (qui s'y Floyd s'y Pink...). Puis nappe de Mellotron fondue qui introduit la séquence. Quelle maîtrise ? Une séquence dure comme du Rock, immuable, que même un Cyclone ne ferait pas bouger.

Et l'on retombe subitement dans le Floyd (toujours le même...) de "Carefull" Eugène, et de "Set... sun". La séquence continue sans fatigue apparente. Bataille de solus entre Jolliffe et Froese : un coup de flûte ; trois coups de Mellotron (aie ! ! !), un coup de sax, 2 coups de synthés... Et devinez comment se termine le morceau ? ? ? Et bien... comme il a commencé.

Rien à redire, sinon que... la transition a été oubliée. Nous sautons du planant au symphonique, sans savoir pourquoi, ni comment, ni où, ni ni ! ! ! par le seul et simple fait d'un fondu rapide (et enclenché) Mais essayons de voir clair et ce n'est pas si simple... Il serait vain de ne pas reconnaître certaines choses. Tangerine Dream a franchi un nouveau pas. Il a eût le courage d'évoluer, de changer, quitte à perdre sa réputation. Et rien que cette réaction (que nous avions... et bang ! lui vaut déjà de grands éloges (n'est ce pas Marcel ?)

Comme le tandem BOWIE-ENO, il a tenté d'intégrer des éléments acoustiques (flûte, vents, cuivres, sax, percussions, et voix) Tangerine Dream a trouvé un son... le sien. Les séquences de Franke son fines, belles, cristallines, et d'une pureté céleste. Et puis dans chaque disque du Dream (mais non pas un paquet cadeau !) s'intercalent toujours quelques minutes grandioses ou le groupe travaille réellement en groupe. L'ouverture de "Madrigal Méridien" (un rythme sidéral et caveux monte progressivement et sort de son état de bruit pour devenir un son percutant).

Les dessins et peintures de Froese sont fabuleux, bien plus que ses solos et guitare. Il suffit de regarder les pochettes d'Atem, de Phaedra, de Cyclone. Edgar a raté sans aucun doute une grande carrière de peintre.

Les photos de sa femme (enfin les photos qu'elle a prises, suis-je clair !) sont également très belles (les photos !) "Ricochet", "Ages", "Rubyon", et "Aqua". Et puis il serait injuste de ne pas reconnaître en Froese un bon mélodiste. Autant de raison qui feront que beaucoup de personnes aimeront le disque et les concerts.

Mais poussons l'analyse un peu plus loin : On remarque que les séquences de Franke ne varient pas d'un centimètre pendant 7 et 17 minutes, que la guitare électrique de Froese... que 40% des instruments ne servent à rien, que Edgar se noie dans le mellotron, que le groupe a perdu cet aspect cohérent de rythmes/mélodies que Bauman développait, car seul Peter savait habilement casser la monotonie et tempérer les envolées de Mellotron et les séquences. Krieger et Jolliffe n'apportent rien. Ils se contentent de suivre les deux maîtres, l'un dans les rythmes, l'autre dans les solos.

Et il suffit d'écouter "Romance 76" de Bauman pour s'apercevoir du travail de ce dernier. Sur des rythmes simples, grâce à des enchevêtrements, il produit une structure complexe. Bauman était réellement l'élément de liaison entre les deux autres, mi-mélodiques, mi-rythmiques. Lui part, les deux autres jouent chacun dans leur coin respectif. Et si vous avez assisté aux concerts du Dream "New-Look" cela vous saute aux yeux.

Maintenant vous êtes seul maître après dieu de votre porte-monnaie... Peut-être suis-je dans

l'erreur, et n'ai-je rien compris (mea-culpa !) mais cela ne m'empêchera pas de penser que les Peter deviennent décidément indispensables en ce moment, et ce n'est pas l'Ange Gabriel qui me contredira.

Bauman... revient !

LUC MARIANNI.



Dr FEELGOOD be seeing you

UASF 301 23 UNITED ARTIST
PARUTION 1977

Dr. FEELGOOD, sans Wilko JOHNSON, surprend encore.

L'ouverture solidement rythmée laisse entendre un orgue sous le ronflement étincillant de la basse de John SPARKS.

La voix de Lee BRILLEAUX et son fabuleux jeu d'harmonica se retrouvent dans une atmosphère nettement plus moelleuse. Moins emphatique le Docteur espère ainsi satisfaire un plus large auditoire avec ses morceaux souples, toujours soutenus. Il s'agit d'un autre FEELGOOD et vouloir le retrouver ou se leurrer n'a aucune raison d'être d'autant que les anticipations morbides s'avèrent brillamment démenties par un dynamisme diabolique. "She's a wind up" se montre aussi rapide et fracassant que les anciennes compositions, qui rendent ce groupe de "pub rock" prestigieux et symbolique. Ce défi révèle outre leur originalité constante, un nouveau guitariste, John MAYO, moins fascinant, intrigant tout de même, capable avec talent d'associer le rythm'n blues et le rock dans une fusion nette et adaptée (cf. solo de "I don't wanna know") à l'image du docteur.

Seulement ses compositions relèvent d'une emplatation classique et douteuse, peu imaginative (91 thought I had it made"), mais plaisante.

Les morceaux différents voient apparaître Nick LOWE, pour certaines compositions, avec bon goût.

Moins attachant, qu'à leurs débuts, ils se lient toujours avec un rock teinté de merveilleuses interventions vocales de blues, percutantes à souhait.

J'espère que maintenant scéniquement, ils maintiendront leur réputation, les ayant seulement vus une fois, avec regret en première partie de BEEFHEART, à leurs débuts.

Ph. BOUILLAGUET.

Ceux qui avaient eu la chance de voir le groupe lors du Warner Bros show en avril 75 se souviendront encore longtemps je pense de l'hystérie qu'il avait semé dans les travées de l'Olympia. Ce concert avait été pour beaucoup une révélation ; la présence scénique, l'efficacité, l'énergie qui se dégageaient avaient littéralement soulevé la salle. Trois ans après, ce disque nous le prouve, Little Feat n'a rien perdu de tout cela bien au contraire. Tout est là, tout est parfait ; pas un temps mort ne vient gâcher notre plaisir et l'on se retrouve inlassablement en train de remettre le bras de la platine sur la première plage lorsque le diamant a sondé le dernier sillon de la face. Enregistré devant un public acquis, on sent que Little Feat se laisse aller, comme une merveilleuse machine dont aucun des éléments qui la composent ne risquent d'enrayer sa mécanique bécote rôtée. La puissance contenue, le feeling débordant, l'efficacité professionnelle donnent à celui qui écoute cet album l'impression que cette musique coule de source, qu'elle est évidente. Les percussions et la basse assurent une assise rythmique implacable.

La Tower et Power Horn Section balance des riffs incisifs, les vocaux sont interprétés avec une maîtrise parfaite, bref ce groupe tourne merveilleusement rond. Des titres tels que « Fat man in the bathtub » qui débute l'album et « Tripe face boogie » donnent irrésistiblement envie de faire la fête, de se saouler et de danser ; du reste les ovations qui ponctuent chaque morceau de l'album montrent à quel point le public est heureux d'être là. Lowell George mène son groupe avec une maestria confondante, on le sent qui catalyse les énergies et assure par ses interventions à la guitare les changements de climat qu'il veut faire suivre à son groupe. Cet album est une excellente photographie sonore d'un groupe accompli qui n'a plus besoin de se regarder constamment pour être tout simplement bon. La sensation trop souvent fréquente dans les albums live de trucage (parties retravaillées en studio, corrections des sons trop évidentes), est ici absente ; Little Feat apparaît tel qu'il est : un diamant à l'état brut, beau et puissant, éclatant et serein. Un régal.

J.-M. PATRAT



NICK LOWE JESUS OF COOL

RADAR 1
DIST. WEA 56466 (RAD 1).

« Pure Pop for Now People » telle est la nouvelle définition de ce pionnier de la « subversive Pop ». Une lacune pourtant plusieurs titres de cet album sont des remakes des différents quarante-cinq tours issus chez STIFF, mais qui s'en plaindra. Il me semble que l'après PUNK se dessine et LOWE pourrait bien en être le fer de lance ; alliage de rock et de mélodie qui donne une nouvelle face au monde du Pop : « LE POWER POP ». Cette nouvelle identité a l'air de s'installer confortablement dans le Box Office avec PLEASERS et autres BOYFRIENDS. Nick a le flair et le métier ce n'est pas un mince avantage. Avec son « Jésus » il nous comble de joie et de simplicité. Retour à l'émotion, aux chaleurs verbales, à la simplicité, qui confirme l'inexorable chemin des tourbillons musicaux. Les références au sein de cet album sont multiples, Bowie avec un « e » cette fois et un « Breaking Glass » plus que nature, relatant la plus belle aventure Tamlam Mowton. On pourrait établir ainsi bon nombre d'inspirations et de similitudes mais il n'en reste pas moins une originalité profonde donnée simplement par le talent d'arranger, de session mené et de compositeur de Nick LOWE. Une nouvelle ironie présentée avec légèreté mais qui renferme en fait un cynisme profond. Après Brinsley SCHWARTZ, ses facilités avec EDMUNDS, ses nombreuses productions, Nick apparaît nanti de tous ces contacts prêts à conquérir un nouveau marché et à ouvrir une brèche dans la monotonie de la musique actuelle.

Bobby BRUNO.



LITTLE FEAT, LIVE.

WARNER BROS. WB 66075.

Little Feat fait partie de ces groupes qui bien que respectés n'ont pas atteint une très grande audience dans notre pays et c'est fort dommage.



Bob MARLEY & the Wailers

« KAYA » Parution 1978 91 23 026 A

Les fidèles auditeurs du Pop-Club, savent que Marley vient d'être victime d'un attentat. Son manager a été gravement blessé, par balle, lui n'a pratiquement rien. Ce n'est pas la première fois que cela lui arrive.

Si Marley, pour l'Europe, c'est un peu de snobisme, et un peu l'occasion de se tremousser, sans trop se fatiguer, pour Marley c'est une bonne chose bien différente. Comme il le dit lui-même, le reggae s'adapte mieux au message que ne le fait le rock par exemple. Dans la façon dont il est joué, le reggae laisse le temps d'expliquer. C'est le véhicule idéal pour le « message » et des « messages », Marley, un des personnages les plus charismatiques apparus sur scène depuis bien des années, en a à délivrer.

Dans les paroles de ses chansons, reviennent Dieu, la vie spirituelle intérieure (Running Away, Satisfy my Soul), la révolte, la misère (Crisis, Times will tell). Certaines chansons sont plus faciles à comprendre (Is this love) par contre, d'autres sont difficilement compréhensibles pour un esprit occidental. Ça aussi c'est le reggae.

Et la musique ? Dans la continuité des précédents albums ; toujours ce rythme particulier, toujours les mêmes musiciens et coristes, et toujours le même talent (heureusement). AUCUN TITRE N'EST FAIBLE. Phrase trop souvent employée mais qui prend ici tout son sens. Pourquoi ne s'ennuie-t-on pas ? Parce que tout en gardant le rythme et les structures du reggae, les morceaux sont un tempo bien différent les uns des autres, les lignes mélodiques sont de grande qualité, et l'enregistrement vraiment excellent.

Par rapport à Exodus, les morceaux sont plus légers, l'ambiance est plus fraîche, plus joyeuse.

Mais en cela je ne vous apprend rien, il suffit de regarder la pochette qui représente un Bob Marley souriant de toutes ses dents (du haut).

LAURENT BUVRY
Jean-François PAPIN



Dammed music for pleasure

STIFF ZSEEZ 5 DISTRIBUTION.
BARCLAY PARUTION 77.

Proche par ses inspirations du « Fun house » des STOOGES, ils s'adjoignent, pour trouver des sonorités étranges et incongrues le saxophoniste free Lol coxill. En plus de cet aspect expérimental le producteur n'est autre que le batteur du FLOYD, Mick MASON, réputé pour son savoir. Sa production de « rock bottom » pour Robert WYATT, participe à l'attribution du prix de l'académie Charles CROS.

Sans cette prétention, les compositions s'enchaînent à merveille, avec art et parfois même génie.

Abstraction des références précitées, les titres accrochent suffisamment pour attirer un orckeur endurci et imperméable.

Les compositions principales demeurent le premier titre de chaque face, donc « Problem Child » et « You take my money », pourtant sur un texte d'une nullité proche de STATUS QUO. De toute façon DAMMED nous a déjà prouvé son talent dans le choix des mots (cf. nom des pochettes).

Seulement la musique rattrape aisément ses lacunes par de furieuses décharges d'électricité. « Your eyes » balance sur une basse puissante, accompagnée d'un chant aigu. « Alone » sursaute de toute part avec une rapidité précise.

Malheureusement la survie de ces enfants, resca-

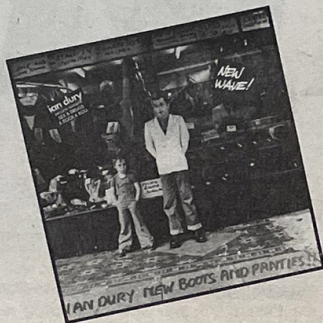
pés d'un film de LOSEY, reste improbable, après le départ de BRIAN JAMES. Bien que décrit par les musiciens, comme purement amicale, cette fuite reflète une cassure dans cette création assez profonde.

La probabilité d'un concert d'adieu au round-house s'avère de plus en plus plausible, sous peu. James auteur des meilleurs morceaux du groupe tel « Meat meat meat » veut se lier à Johnny THUNDER et Jerry NOLAN (heartbreakers).

Le nom de DAMMED risque de se restreindre au captain sensible et lu, si encore le captain demeure, ayant formulé le vœux ou l'envie de former un groupe avec Johnny ROTTEN.

Dave VANIAN espère s'associer au « Doctor of madness ». Ce groupe punk de la première époque, les seuls à avoir tourné aux states, laisse deux bons albums, mais personne à l'heure actuelle peut prétendre autre chose de précis. Les bruits de l'ombre émis peuvent bien évidemment s'avérer inexacts ; bien que de bonnes sources, puisque Johnny THUNDER est venu au GIBUS CLUB de PARIS sans Syd VICIOUS comme prévu par certains. Ce qui ne dément en aucune façon mon propos, mais laisse le doute. Même si les changements annoncés ne se réalisent pas complètement, leur dissolution n'est en aucun cas une rumeur.

Ph. BOUILLAGUET

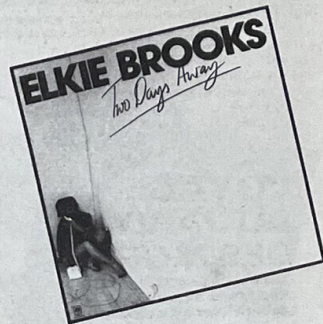


Ian DURY New Boots and Panties Stiff

Dist BARCLAY.

Avec « Sex and Drugs and Rock and Roll » Ian DURY a créé l'expression la plus impressionnante qu'il nous a été proposée depuis longtemps. Cette périphrase et cette définition donnent au morceau un ton des plus convainquants. Après une longue carrière dans l'ombre ce magicien orthopédique quitte Kilbrun et sa meute et entre dans la légende. Son premier album aux titres des plus évocateurs est une petite merveille. Entouré d'une équipe des plus convaincantes, il nous fait très facilement oublier sa jambe artificielle, et sa personnalité est des plus convaincantes. J'aime beaucoup « Wake up and make love with me » bien enlevé, qui représente à lui seul le caractère et le personnage de Ian. Un album de plus très cosmopolite de par ses influences qui vont du rock aux thèmes les plus jazzy. Un hommage au pionnier Gene Vincent avec « Sweet Gene Vincent » référence à sa culture et à son âge. A noter l'intro de Blue Jean Bop l'immortel « Tune » de Gégène. Depuis le départ de LOWE et de COSTELLO, DURY apparaît comme la vedette à part entière de STIFF souhaitons à ce phénomène toute la réussite qu'il mérite.

BOBBY BRUNO.



Elkie BROOKS.

A.M., AMLH 68409.

De l'étoile filante que fut Vinegar Joe se détachent deux météorites qui ont tous deux été faire leur trou aux Etats-Unis : Robert Palmer qui depuis nous prodigue de très beaux albums pleins d'un soul sophistiqué d'une classe irréprochable, puis Elkie Brooks dont les gens qui s'occupent de sa carrière se sont attachés à créer, à partir du merveilleux organe qu'est sa voix, une artiste tous azimuts. Leiber et Stoller, ses deux producteurs, lui ont coécrit et composé une série de titres qui n'ont que peu de rapports entre eux. Ce procédé est parfois catastrophique et aboutit souvent à un

produit sans unité, sans réelle substance. Point de tout cela ici Elkie Brooks possède une personnalité suffisamment importante pour marquer de sa griffe n'importe quel morceau ; elle façonne les chansons et leur inflige un traitement qui lui est propre pour leur donner sa couleur bien à elle. Sa voix chaude, puissante, parfois très poignante vous ferait écouter une chanson de corps de garde presque avec plaisir. On ne peut pas cataloguer cet album ; Elkie y interprète aussi bien du pseudo reggae (Spiritland) que du rock (Saved) s'attardant aussi sur des morceaux de pure variété (Honey can I put on your clothes) ou des slows humides (Do right woman, do right man). Il est évident que l'objectif d'Elkie Brooks est d'atteindre le plus grand éventail possible de gens, le tube nécessaire pour cela existant (Pearl's a singer) elle y parviendra sûrement.

J.-M. PATRAT



Eric BURDON

SURVIVOR. Polydor 2310577.

Ce disque s'appelle Survivor (Survivant) ce qui prouve que Burdon a un solide sens de l'humour et une vision très claire de sa situation ; il fut, il y a quinze ans, avec les Animals une des stars du Swinging London, aussi puissant que les Stones et les Who ; depuis, sa carrière solo n'a été qu'une suite de trous noirs et de come back retentissants (souvenez-vous du superbe « Eric Burdon » (de-clares War) tantôt proposant le meilleur, tantôt tombant dans la pire des platitudes nous laissant la désagréable impression qu'il était incapable d'assumer une carrière réellement suivie. Aujourd'hui Burdon revient flanqué d'un autre grand laissé pour compte de la scène anglaise, Zoot Money qui a consacré la quasi-totalité des titres avec lui ; album qu'il nous propose sans atteindre des sommets, est loin d'être inintéressant.

Ce qui frappe en premier lieu et qui fait plaisir, c'est la voix chaude, profonde, écorchée qui nous transporte recto verso les meilleurs moments d'autre fois et qui dès les premiers silons nous ensorcelle. Il semblerait que Burdon ait abandonné définitivement le hard rock de ses dernières expériences pour revenir à un rock plus traditionnel plus sincère et moins lourd un peu comme un vieux routard qui après un long et douloureux périple viendrait retrouver la chaleur de sa maison. En effet tout ce à quoi Burdon nous avait habitué à ses débuts se retrouve dans cet album : le rock bien sûr mais aussi la balade triste (Tomb of the unknown singer) et surtout le blues avec un très beau titre de Brownie Mac Gee « I was born to live the blues ». Zoot Money assure les claviers avec un feeling à la hauteur de la voix qu'il sert et le reste des musiciens impliqués dans ce disque sont irréprochables particulièrement les chanteurs où l'on retrouve Maggie Bell. Notons au passage la présence à la guitare d'Alexis Korner autre « Survivor » venu donner un coup de main à son bien-aimé collègue. Cet album ne laisse pas une impression marquante mais prouve, s'il en était besoin, que Burdon peut encore nous faire passer de bons moments et par là même reconquérir un public.

Il prouve en fait que le survivant est bien-vivant et qu'il tient à la prouver ; gageons que le prochain sera l'accomplissement de ce retour réussi et qu'il donnera à Burdon la place qu'il mérite. Survivor...

J.-M. PATRAT



Willie ALEXANDER and the Boom Boom Band

MCA RECORDS DISTRIBUTION
BARCLAY PARUTION 78

WILLIE ALEXANDER, figure légendaire, pourtant peu connue, après une dizaine d'années passées dans les milieux rock américains, membre de la dernière formation du VELVET UNDERGROUND, apporte à la vieille ville puritaine de BOSTON une nouvelle énergie indispensable. Bien que dénigrés par les musiciens eux-mêmes, les morceaux reproduits, sur le double livré au « rat », permettent pourtant une approche superficielle du personnage. Pourtant l'empilation la plus adéquate, celle du MAX'S et C.B.G.B., ne donnant qu'une pale image de N.Y. dû à des morceaux de groupes, parfois même peu appréciés dans la ville. Toujours ennuyé par des problèmes de média, un peu moins que les autres, un label important lui permet, enfin, de dévoiler les multiples facettes de son savoir à un vaste public.

Ce disque opportun lui permettra peut-être de s'acheter de nouvelles photos pornographiques, pour sa chambre, déjà bien recouverte, un véritable scapbook.

Le disque débute sur une version solide du célèbre « you've lost that lovin' feelin' » des RIGHTOUS BROTHERS, depuis oubliés, sauf des kids, seule reprise de l'album. Suit « rock 'n' roll 78 », actualisation sur les formations locales, bien que parsemé de vieilles effigies, personnages (James Dean), ou vocaux rétrogrades, si souvent mis en valeur par Phil SPECTOR ;

Ce new look propulse des sonorités et images des plus jaunies avec félicité. Démarche étrange soutenue par des textes qui le sont tout autant. Ainsi sa vision sur les chevaux favorables dans « Hair » devient franchement agressive « Shave it off ». Son délire se pose sur d'autres thèmes tabous tel l'amour « Look at me ».

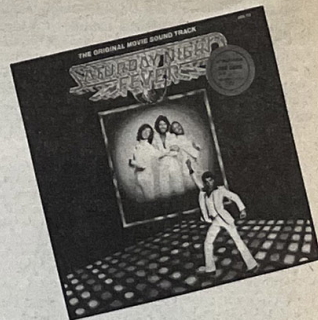
Après une écoute agréable, l'album se termine sur « Kerouac » à qui il le dédie. Cette musique épurée, apparaît à contre-courant les textes remontent aux sources avec une formulation qui s'oppose étrangement à cette musique douce plaisamment arrangée, accrocheuse par son brio et non une détermination puérile.

Pratiquant du nombrilisme, il s'écoute parler. Sans dévoiler une audace avant-gardiste.

J'apprécie cette initiative d'un ancien maltraité, mais avec une vitesse rétroactive le rock s'enlise, sans nouvelle créativité, source de vie.

P.S. — WILLIE au dos de la pochette pose sa tête sur une tombe.

Ph. BOUILLAGUET



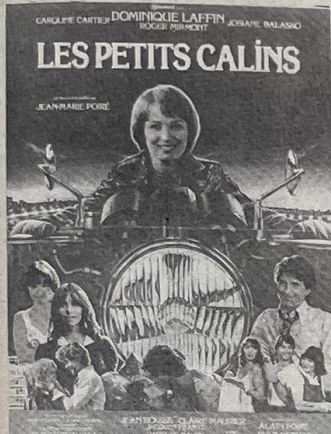
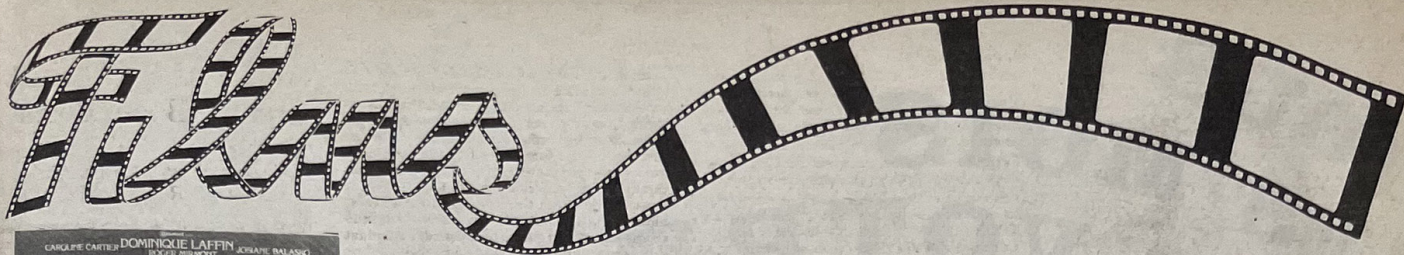
SATURDAY NIGHT (original movie sound track)

RSO 2658 123 DISTRIBUTION
POLYDOR PARUTION 77

Certainement le disque le plus important de fin d'année, vu les énormes chiffres de vente déjà connus pour les Etats-Unis (environ trois millions), résultat naturel d'une excellente production. L'intérêt de ce disque se limite malheureusement à la première face, avec trois titres inédits des BEE GEES. Le reste est une empilation de bon goût, de morceaux déjà fortement appréciés d'un public averti. Parmi les groupes qui se trouvent sur cette palette, on trouve avec plaisir YVONNE ELLI-MAN choriste d'ERIC CLAPTON (le disque est d'ailleurs produit par Robert STIGWOOD), entre les superbes TRAMMPS et KOOL AND THE GANG, (découvert pour ma part au MIDEM). Le film raconte une histoire des plus banales, l'amour d'un petit employé de Brooklyn, fils d'émigrés italiens, pour une ravissante personne de Manhattan (symbole d'une autre vie et autre hiérarchie sociale), certaines photos du film se trouvent à l'intérieur de la pochette.

Pour une fois la musique d'un film peut plaire sans support.

Bob JOHNSON



LES PETITS CALINS

De Jean-Marie Poiré, avec Dominique Laffin, Caroline Cartier, Josiane Balasko, Roger Mirmont.

Quel le rapport évident entre les trois héroïnes et Brian Ferry ? sa musique ; son côté crooner des années 70... A quoi rêvent les jeunes filles ?

Les jeunes filles ? A la motot bien évidemment. Et aussi à la musique, aux apparts modernes, à vendre des tee shirts à la criée. Toutes les occupations des jeunes filles modernes. J'ai oublié quelque chose ? La liberté. Les trois héroïnes (la minette, la paysanne, et Laffin) habitent ensemble dans un appartement moderne de la banlieue parisienne : tours de vaiselle, tours de bouffe, tours de béton, tours de ménage. Vous êtes dans l'ambiance ? L'une vend à la criée, la seconde sert des poulets béarnaises et Dominique Laffin pointe au chômage sur sa 500 Yamaha.

Dominique ne peut pas attendre que les autres la remarquent ou la choisissent pour faire l'amour, mais aussi pour avoir des petits calins le matin. Amour physique, tendresse, deux objectifs difficiles à concilier dans la vie d'une jeune femme moderne. Et c'est la valse des amants, princes charmants style 20^e siècle. Tout le film repose sur un déséquilibre entre amour et liberté. Dominique convoite les deux, mais que peuvent lui apporter les hommes ?

Un mari divorcé qui lui confisque sa fille (enfin un pouvoir sur sa femme !). Un loubard aux larges épaules qui a peur d'une femme qui a envie de lui. Un professeur de yoga, baraqué et végétarien, qui "associe" d'un œil glauque le "physique" et le "spirituel". C'est une belle bête, apprécié comme tel, mais il n'est que ça.

Et !!! Et Antoir 3, cadre moyen, neuf avec les femmes, comme avec la vie. Neuf, car timide, ayant beaucoup de sincérité, avec lui-même et envers Dominique : un petit rien de naïveté touchante qui attire notre Yamahiste. Car Antoine est un être pas encore dénaturé avec le caractère intolérant du mâle omnipotent. Pourtant, Antoine a aussi son lot de préjugés. Il vit seul, sa maman le considère encore comme son "grand garçon", et il est intransigeant sur son bol de cacao matinal. D'ailleurs, le problème du film réside là : Dominique ne veut pas choisir un mâle pour lui préparer son cacao à longueur d'années. Pour ouvert qu'il soit, Antoine possède tout de même ses habitudes, et quelques préjugés. Malgré son évidente bonne volonté, il est un peu bousculé par Dominique, c'est elle qui fait sa conquête, elle qui le relance, qui le sollicite physiquement et le sort de son train-train d'habitudes. Elle fixe des limites pour préserver sa liberté : "Je ne veux appartenir à personne". "Peut-on être fidèle à quelqu'un pendant 20 ans ?".

Et cette recherche entre les deux personnages se déroule dans un film dynamique, d'un rythme soutenu. aux rebondissements de situations nombreux. Les gags sont originaux, pas appuyés. De forcés, et s'intègrent bien dans le film. Des gags ? Oui, ce n'est pas une triste analyse gags ? Oui, ce n'est pas une triste analyse gais, optimiste, et suffisamment réaliste pour ne pas se terminer sur une bête "happy end". La dernière séquence ? Dominique et Antoine machant ensemble : tu me prends par la main, mais je ne veux pas que tu me guides, je t'envoie promener, je ne veux plus te laisser tomber, alors je te prends par la main...

Un film pétillant, et coloré. On souhaite aussi que Jean-Marie Poiré trouve une aussi bonne musique pour les films qui vont suivre. Viva Brian Ferry !

Jean-François PAPIN
Laurent BUVRY

CROIX DE FER

"LA PEAU DES HOMMES"

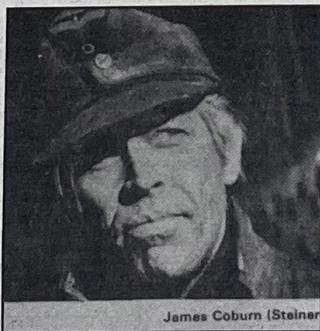


CROIX DE FER

De tous temps les gouvernements ou les chefs distinguent les valeurs ou sacrifices par des récompenses honorifiques. « On fait marcher les hommes avec des hochets ou des décorations ».

Outre la valeur matérielle subjective du don, la mystique qui l'entoure permet à certains hommes de mourir inutilement pour soutenir des valeurs temporellement morales ou guerrières, toujours supposées justes.

Si certains reçoivent une consécration méritée de leur courage, d'autres n'hésitent pas à se corrompre ou à se moumettre à d'infâmes vicissitudes pour paraître aussi honorables à leurs semblables. Le regard des autres dans une société importe terriblement.



James Coburn (Steiner)

Croix de Fer de Sam Peckinpah, symbolise le maréage de la réussite avec deux personnages opposés autant par leur mentalité que par leurs origines. Stansky (Maximilien Schell) officier aristocrate prussien avide et ambitieux d'une distinction déjà obtenue par le sergent Steiner (interprété par James Coburn) qui se trouve déplacé dans une guerre qu'il n'admet pas, ses prises de position défaitistes abondent au cours du film, sauver sa vie remplace les valeurs soutenues pour son combat. D'ailleurs clairement plus personne n'espère malgré des nuances propres au grade.

L'officier d'ordonnance fataliste et le général défendant les miettes du passé, résignés, attendant la fin de la déroute. A l'exception bien sûr du nouveau venu Stansky, déterminé à acquérir la Croix de Fer au prix d'un infect chantage avec son sous-officier Triebig.

Peckinpah oppose le pire et le meilleur de l'individu souvent semblable selon les événements même sous prétexte d'une obéissance aux ordres supérieurs, l'innocence et la culpabilité s'engendrent malgré sa bravoure et son esprit valeureux Steiner agit en boucher. Le massacre implique une participation de tous. La neutralité n'existe pas, la notion idéologique ne s'appuie pas.

Après un séjour à l'hôpital provoqué par des blessures traumatisantes Steiner préfère retourner au combat pour retrouver son identité de machines de guerre, préférant délaissier sa maîtresse l'infirmité. Ce qui lui permettra finalement d'amener Stansky à la même réalité, celle de tuer sans l'ingérer. Une fois de plus le thème se base sur une rivalité de deux personnages, incarnations de la violence.

La guerre qui brûle l'histoire et les humains passionne Peckinpah déjà réalisateur de « Catch 22 », « Fuck the Army », « Johnny s'en va-t-en guerre », « Tant qu'il y aura des hommes », « Pat Garrett et Billy le Kid », sans pour autant se lancer dans des études sociologiques inutiles, préférant montrer l'homme en lutte pour survivre. Le film adapté du roman de Willi Herrlich « La peau des hommes » milite en faveur de l'agressivité et de la violence utile, mais non pour la guerre. De toute façon nous vivons perpétuellement en combattant que ce soit celui avec la nature ou entre nous pour des fins pas toujours utiles ou respectables.

« L'agressivité n'est pas nécessairement attachée au besoin de domination, à la destruction » Laborit.

Ph. BOUILLAGUET

VOYAGE AU JARDIN DES MORTS

Film de Philippe GARREL avec Maria Schneider, Laurent Terzieff et Nico.

Déclaration de Philippe Garrel :

« J'ai fait un travail esthétique parce que je trouve qu'il y a encore des choses telles et des choses laides, moi je préfère faire des images qui esthétiquement flattent mon œil.

Pour moi, le Cinéma, c'est le moment où je me retrouve, c'est-à-dire que lorsque je suis réellement perdu et que l'inconscient déborde plus qu'il ne devrait déborder, si j'ai une caméra à côté de moi et que je fais un plan, ça me redonne la conscience d'exister et je ne fais pas un geste absurde comme d'aller me trancher les veines au-dessus de mon évier...

...J'ai toujours pensé que l'art était subjectif et qu'on ne pouvait faire de l'art objectif, je n'ai d'ailleurs jamais tenté d'en faire. Il ne faut pas penser qu'un artiste est quelqu'un qui va venir se mettre à la place que vous attendez, que l'artiste c'est quelqu'un d'utile... l'art est inutile, ça c'est absolument certain. »

La fragmentation du film permet la rêverie, illustrée par un récit amoureux pathétique. Le seul ennui réside dans le fait que son voyage, esthétiquement discutable, se trouve coincé entre les souffrances du jeune Werther et les foutaises des revues du cœur.

Malgré une vision d'inspiration préraphaélisme (présence ou apparition de divines créatures, comme Nico) et une théâtralisation sans rapport avec le cinéma, qui reproduit la vie et son mouvement Garrel n'effectue que de plans fixes d'amateurs, parfois de qualité douteuse, la réalisation s'avère lassante au-delà de toute expression.

Même si l'on se moque du vain peuple aux valeurs esthétiques, effectivement rétrogrades, il faut des qualités pour innover surtout dans le marginalisme (« Le Berceau de Cristal » ressemble vraiment à ce voyage).

Terzieff frissonne face à une Maria Schneider effarouchée. « Le voyage au Jardin des Morts » emprunte le même chemin que la « Cicatrice Intérieure » et le « Berceau de Cristal ». Garrel persévère dans son récit hautain d'un maître qui frôle la mort. Ses prétentions narcissiques laissent supposer un mensonge.

Les personnes de mon entourage qui ont décidé d'en finir n'ont pas trouvé l'intérêt de réaliser une œuvre pour laisser une trace dans une réalité accablante.

Garrel l'aristocrate halluciné exalte un esthétisme fiévreux assez facile sans teintes harmonieuses, bien que la majeure partie des scènes se situe vers la Place des Vosges, haut lieu du romantisme parisien.

Dans ce film superficiel sur le langage amoureux le texte théâtral de Terzieff, volontaire, mêle trop les platitudes aux grandeurs raciniennes.

Le réalisateur Philippe Garrel auteur d'une œuvre prestigieuse demeure néanmoins l'un des maîtres d'un cinéma avant-gardiste qui dépasse les créations impersonnelles.

Son public extrêmement rare mais fidèle le suivra encore espérant prochainement une autre fuite dans la rêverie poétique.

Ph. BOUILLAGUET



Philippe GARREL

Films précédents :

- MARIE POUR MÉMOIRE (1967)
- LE RÉVÉLATEUR (1968)
- LA CONCENTRATION (1968)
- LE LIT DE LA VIERGE (1969)
- LA CICATRICE INTÉRIEURE (1971)
- ATHANOR (1972)
- LES HAUTES SOLITUDES (1973)
- UN ANGE PASSE (1975)

TOUS
LES MOIS
DANS VOTRE KIOSQUE

MENSUEL N° 11 - 8F - 5FS - QUELQUES 1.000

ROCK en STOCK



Zacha
Joan Pau
Verdier
Sex Pistols
Eno

Yochk'o
Seffer
Lavilliers
Roy
Buchanan

Patti Smith